Charlie Hebdo, Le Canard enchaîné, Hara Kiri et la police : la presse satirique, ses stratégies discursives et sa subversion politique, dans la France contemporaine

Hugo Roux

▶ **To cite this version:**

Hugo Roux. Charlie Hebdo, Le Canard enchaîné, Hara Kiri et la police : la presse satirique, ses stratégies discursives et sa subversion politique, dans la France contemporaine. Sciences de l'information et de la communication. 2020. dumas-03250401

HAL Id: dumas-03250401

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03250401

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mémoire de Master 1

Mention : Information et communication

Spécialité : Journalisme

Charlie Hebdo, Le Canard enchaîné, Hara Kiri et la police

La presse satirique, ses stratégies discursives et sa subversion politique, dans la France contemporaine

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Lisa Bolz

Nom, prénom : ROUX Hugo

Promotion : 2019-2021

Soutenu le : 05/05/2020

Mention du mémoire : Très bien

Pour les moyens concédés à la réalisation de ce devoir et, surtout, l'opportunité octroyée de constituer un travail de recherche en relation avec la presse, je souhaite remercier le CELSA, théâtre des connaissances et établissement d'érudition pour les journalistes en formation.

Pour ses conseils avisés et son temps généreusement dépensé en faveur de ce devoir, je remercie chaleureusement Madame Lisa Bolz, rapporteur universitaire et lumière dans l'obscurité des ressources bibliographiques et des idées.

Pour leur drôlerie et leur engagement sans faille, je salue sincèrement et amicalement la mémoire d'Hara Kiri, les rédactions de Charlie Hebdo et du Canard enchaîné, qui rappellent qu'informer rime, aussi, avec s'esclaffer ; que transmettre rime, également, avec la confiance faite au lecteur.

Table des matières

Introduction générale 4

I. **L'ADN de la satire journalistique : une matraque littéraire** 11

A. Du policier au Policier : la naissance de la cible 11

B. Jeux de mots : langage de l'esprit, esprit du langage 17

C. Sens rhétorique : la structure de la moquerie 20

II. **La symbolique satirique : de la plume à l'imaginaire** 25

A. La mise en scène : esthétique satirique et agents de locution 25

B. La déconstruction du réel : allégories railleuses 30

C. Un discours imparfait, ou le secret de polichinelle 33

III. **La fonction satirique : du rire au politique** 37

A. Le masque contre la plume : un système de représentation revendicatif 37

B. La police comme force de l'ordre : la presse satirique, ou la subversion politique comique 41

C. Railler, pour mieux dénoncer 45

Conclusion générale 51

Bibliographie 53

Annexes 57

Résumé 64

Mots-clés 65

Introduction générale

« L'humour doit nécessairement cogner, frapper fort et faire mal. Bernier parle même de "coups de poings dans la gueule" », énonce l'historien de la presse Stéphane Mazurier[1]. Les travaux de ce spécialiste de la presse satirique soulignent d'emblée l'idéologie accolée à l'usage de l'humour au sein des activités du journal *Hara Kiri*, dont l'une des principales figures, Georges Bernier, qui se dissimule derrière les traits du Professeur Choron, résume laconiquement l'essence à la fois brutale, imagée et goguenarde. Hebdomadaire né en 1960, le support de presse arbore le sous-titre significatif « Journal bête et méchant ». Ces soubassements railleurs dévoilent d'emblée l'ambition de révolutionner le journalisme français traditionnel et de faire voler ses codes en éclats. Héritier de cette verve, *Charlie Hebdo* a perpétué cet appareil de dérision massive, tout en portant une dimension politique qu'avait sciemment écartée l'équipe d'*Hara Kiri*, ou presque. En parallèle s'est prolongée la trajectoire de l'hebdomadaire *Le Canard enchaîné* qui, durant la totalité du XXe siècle jusqu'à nos jours, a mordu de son bec pointu et griffé de ses palmes acérées un grand nombre de personnages et d'événements. Reste que ces trois journaux, empreints d'une idéologie et d'un dispositif similaires, bien que présentant des dissimilitudes, forment un contingent particulier dans le paysage médiatique français à partir du siècle dernier. Et force est de constater que leurs objectifs concentrent une volonté similaire, qu'il convient de déchiffrer pour mieux la mettre en perspective.

Identifier le dispositif moqueur, déceler l'organisation d'une mise en dérision, comprendre le fonctionnement du procédé satirique : telles sont ainsi les points d'ancrage de cette étude. L'appareil satirique se trouve ici confiné dans une analyse de ses formes écrites, c'est-à-dire rédactionnelle et dessinée. Surtout, la satire visée est celle qui se propagera à l'actualité. Dès lors, notre étude se porte au décodage des rouages de la presse satirique.

L'humour caustique est ainsi propulsé sur des faits marquants, des événements. L'actualité est traitée, dans les colonnes des journaux de cette tendance, par le biais de la satire. Une catégorie de journalistes se dévoile au travers de cette volonté de traduire les informations par le prisme de l'humour moqueur. Les rédactions satiriques s'éloignent sciemment du code déontologique du journalisme en exerçant leur profession avec un œil et des outils différents. De fait, l'écriture satirique devient l'instrument d'un point de vue subjectif, qui dépasse le simple transfert d'information du journaliste au lecteur ; le sarcasme devient le mode d'expression de rédacteurs

1 MAZURIER Stéphane, « Hara Kiri, une histoire bête et méchante (1960-1985) » in Hara Kiri : les belles images, p. 13-15, 2018

soumettant leur propre traitement de l'actualité. Force est de constater que cette écriture particulière brave les conventions de la profession. Aussi, de premières pistes de questionnement peuvent naître : que sous-tend l'écriture satirique ? Que révèle son utilisation ? Surtout, comment, dans les rouages de son fonctionnement mordant, parvient-elle à transmettre une opinion ?

La dérision est par conséquent l'outil privilégié de certains journalistes pour traiter l'information. Dès lors est convoqué un langage particulier, dont l'objectif est de railler et de tourner en ridicule. Plus encore, l'ambition de la satire est de critiquer son sujet. Ce genre littéraire se définit par la mise au point d'une critique implicite d'un sujet donné au travers de l'utilisation d'une stratégie particulière, qui est celle de l'illustration des vices et du ridicule de ce même sujet. La satire est dotée d'une tradition historique conséquente et dont l'utilisation a pu connaître une évolution au fur et à mesure des siècles, suivant le sujet donné du rire. Son historicité n'est plus à démontrer, et la satire peut constituer un objet de recherche à part entière. Aussi, la critique de certains événements et faits est devenu l'apanage de certaines rédactions journalistiques motivées à l'idée de questionner et, par extension, de remettre en cause. L'identité revendicative du journalisme satirique est mise en lumière, ce qui soulève d'autres interrogations quant au langage satirique lui-même susmentionné. Quels procédés littéraires et rédactionnels vont être invoqués de manière à interpeller l'actualité et le lecteur ? Comment la raillerie est-elle mise en scène dans un paragraphe et un dessin ? Plus profondément, de quelle manière, par l'écriture et ses outils, se dégage la satire et la critique ?
Le journalisme satirique incarne de fait le souhait de traiter l'actualité par un angle précis, qui est celui du sarcasme et de l'ironie. Cet angle sous-tend une critique implicite du sujet, et propose une lecture alternative et subjective de l'information. Le journalisme satirique joue ainsi le rôle de trublion, dont l'objectif est celui de la remise en cause, de la dénonciation dans une dimension militante.

Parmi les parfaits antagonistes de ce genre journalistique figure la police. Tenancière de l'ordre public, cette dernière dispose de plusieurs prérogatives. Elle est d'abord la garante de la sécurité, en qualité de dépositaire de l'ordre et bras musclé de la justice. La police occupe à cet égard l'espace public et peut dépasser dans certains cas l'espace privé. Cette notion d'espace privé est précisément intéressante dans la mesure où elle transigerait dès lors avec des libertés données. Il est possible d'entendre également, sous cette formule d'espace privé, l'individu dans ses sens politico-judiciaire (un citoyen, disposant de droits) et sociologique (relié au processus d'individuation). Ainsi, nous devons comprendre le pouvoir policier d'intervenir sur des individus

circulant et œuvrant au sein de l'espace public. En parallèle, au travers de sa possibilité de pénétrer dans l'espace privé en termes spatiales, cet espace privé peut aussi être de dimension morale au regard des missions inculquées à la police. Les policiers préviennent le risque ou sont chargés de supprimer les menaces, qu'elles soient criminelles ou contre l'ordre établi. De fait, le corps policier détiendrait une autorisation supposée légitime de l'usage de la violence. Les hommes en uniforme répondent ici à l'exigence de réprimer ce qui correspond à une activité délictueuse de manière à préserver l'équilibre social. Or, cette activité renvoie elle-même à une volonté particulière provenant d'une hiérarchie. Reprenant les notions développées par le sociologue allemand Max Weber, c'est l'État qui est dépositaire d'une violence étatique légitime[2]. Par conséquent, la police est l'instrument de prévention et de répression d'un État qui soumet une vision particulière à la société qu'il gouverne. La police, comme incarnation de forces d'un ordre s'inscrivant dans une conception sociale particulière, participe donc à la pérennité d'un modèle de société promu par sa hiérarchie. Aussi, la remise en question par l'utilisation du sarcasme effectuée par le journalisme satirique s'oppose aux notions policières de rigidité et d'ordre. La police, par sa nature, est un sujet apprécié des rédactions satiriques. L'examen de l'écriture satirique va ainsi se porter sur le traitement des caricatures railleuses dressées à l'encontre des forces de l'ordre. De plus, cet angle de travail nous octroie des possibilités supplémentaires de comprendre plus profondément le discours satirique, dans la mesure où cette écriture sous-tend une conception sociale opposée à celle défendue par la police. Par le ciblage des pratiques et de la doctrine policière, le discours de la presse satirique peut s'étirer au pouvoir qui régit l'ordre social défendu, c'est-à-dire l'homme politique, le gouvernement et l'Etat. La trajectoire du célèbre caricaturiste Cabu, qui a collaboré au sein des trois rédactions soumis à l'étude, est pertinente dans la mesure où celle-ci condense les enjeux mobilisés :

> « Il "importe" une violence et des thèmes chers à Charlie Hebdo, tout en se pliant aux règles du Canard (pas d'allusions sexuelles crûment présentées, par exemple) et en se laissant même gagner par certains "tics" du journal. En premier lieu, il lui faut travailler au plus près de la "politique politicienne", ce qui n'était pas le souci de son précédent organe de presse. Mais il arrive à glisser une âpreté nouvelle, tout en plaçant son "beauf" et l'antimilitarisme, thème ancien du journal (avec l'anticléricalisme) et thème particulièrement présent depuis toujours chez lui. Enfin, il est parfois gagné par la contagion du jeu de mots, procédé exécré par Cavanna qui préférait au début des années soixante cet humour "silencieux" et absurde initié par le magazine américain New Yorker. »[3]

Ceci dénote tant les différences pouvant exister entre ces journaux, la prégnance d'une idéologie opposé à un pouvoir brutal (armée et police), mais aussi la tradition satirique dans lequel s'insère

2 WEBER Max, *Le Savant et le Politique,* Paris, Plon, 1963.
3 GERVEREAU Laurent, « Gadgets ou starifications ? » in *Matériaux pour l'histoire de notre temps* n°28, p. 58, 1992.

cette presse.

Foyer du genre satirique, la France est le théâtre médiatique sur lequel va reposer notre étude. Abritant une histoire conséquente en matière d'ironie incisive, le pays a vu se déployer toute une lignée journalistique de tendance satirique jusqu'à aujourd'hui. De fait, ces rédactions s'inscrivent dans une tradition satirique initiée dès la Révolution de 1789 et qui a connu un fort développement au cours du XIXe siècle. Le prégnance de cette tradition peut certainement constituer une approche dans notre analyse de l'écriture satirique, dans la mesure où les techniques employées à un instant précis et ont été façonnées par le temps. Aussi, l'évolution qu'ont pu connaître la construction satirique et son discours décèleront sans doute un intérêt dans notre étude. De plus, l'historicité de la presse satirique a pour résultante, en conséquence de son inscription dans l'histoire, un contexte particulier. Les accents caustiques répondent d'abord à un modèle politique donné. Pour exemple, la Monarchie de Juillet entre 1830 et 1848, chapitre historique de restauration monarchique au lendemain de l'Empire napoléonien et de la Première République, a été le moment d'un essor considérable de la presse satirique[4]. Remettant en question par l'usage du rire et de l'ironie, force est de constater que la satire possède un sens immuablement politique. Cette dimension revendicative se renforce d'autant plus dès lors que la satire est usée dans des colonnes de journaux. La presse satirique se situe de fait aux confluences d'enjeux multiples. Ces enjeux se retrouvent mis en mots et dessins caricaturaux par des journalistes dont l'activité est perçue comme « dérangeante ». Tâche sera ainsi pour nous de concevoir l'enjeu de l'écriture satirique et de prouver sa nature de réceptacle d'une tradition historique et d'une motivation revendicative.

De fait, la presse satirique soumet un enchevêtrement d'enjeux, qui soulignent toute sa spécificité. Demeure néanmoins à la base de l'édifice caustique un appareil discursif qu'il conviendra de décrypter dans ses émanations et mises en pratique. Une interrogation découle dès lors de la la portée satirique et de ses modalités contre le concept de l'ordre. La tonalité des messages, codés et codifiés, employés contre la police et ses agents suppute ainsi une opinion mise en tension. Il pourrait convenir, de fait, de comprendre dans quelle mesure la presse satirique s'immisce dans le champ politique et, surtout, dans quel degré. Cette problématisation prend appui sur une sélection de périodes spécifiques, dont il convient de justifier le choix.

Souhaitant examiner la portée de l'évolution des techniques d'écriture satirique à travers le

4 ERRE Eric, « Les discours politiques de la presse satirique. Études des réactions à "l'attentat horrible" du 18 novembre 1932 », in *Revue d'histoire du XIXe siècle* n°19, p. 1-3, 2004.

temps, notre étude prendra appui sur l'époque contemporaine. Plus précisément, notre intérêt se portera sur la seconde moitié du XXe siècle jusqu'à nos jours.
Le choix des repères chronologiques sur lesquels vont reposer l'analyse révèle l'intention du mémoire. Trois périodes ont été sélectionnées : mars 1968 à décembre 1968 ; la seconde moitié de l'année 1986 ; novembre 2018 à février 2019.
La décision a ainsi été de poursuivre un examen sur le temps long, les périodes étant sciemment séparées de plusieurs décennies. De fait, ce format va privilégier une analyse profonde et soulever des possibilités de remarques quant à une évolution des pratiques satiriques. Il va également certainement offrir un regard pluriel sur l'incarnation policière de la part des journalistes satiriques. L'occasion sera alors double : pouvoir confronter l'actualité de ces différentes périodes et voir les répercussions sur les forces de l'ordre selon la logique caricaturale ; relever les nouveautés, les changements ou la transformation de l'écriture satirique sous l'effet des renouvellements au sein des rédactions et des modèles de pensée rattachés au corps policier.
Les paragraphes suivants expliquent le choix des périodes susmentionnées et leur pertinence dans la perspective de notre étude.

La borne choisie en amont est celle de Mai 68. Les événements ayant marqué ce mois, devenu symbole, a consacré des changements et évolutions de grande ampleur au sein de la société française. A l'occasion d'affrontements restés célèbres entre étudiants et représentants de l'ordre, la confrontation de modèles sociaux antagonistes a été incarnée dans les rues du Quartier latin. Du côté estudiantin, la révolte populaire et spontanée prenait racine dans un anti-autoritarisme de nature à la fois sociale, politique et culturelle. En toile de fond, la contestation du pouvoir gaulliste formait la revendication première des manifestations sauvages. La violence déployée par la police lors du conflit est depuis restée dans les mémoires. Or, la brutalité de la répression policière a revêtit la manteau d'une conception plus large chez les jeunes manifestants : les agents de police personnifiaient le modèle contre lequel se dirigeait la contestation. Ainsi, la police incarnait le rigorisme, la pudeur, l'autorité du pouvoir en place ; la matraque de De Gaulle.
Il n'en fallu pas plus pour mobiliser dans une pleine mesure la presse satirique. Acteur du mouvement soixante-huitard, elle s'est illustrée dans les traits précédemment cités : critique détournée, remise en question par la caricature, réflexion engagée à coup d'ironie mordante... Cette tendance journalistique est un adversaire déclaré du Général. La censure ayant frappé certains articles le confirment. De plus, l'esprit caustique employé par l'écriture et la couverture médiatique intègre la pensée de Mai 68. L'intérêt de cet événement dans notre étude est important, voire nécessaire. Emprunt d'une dualité de conceptions sociales, le conflit est également l'expression d'un

combat politique et idéologique dans lequel le journalisme satirique peut déployer pleinement son arsenal sarcastique. L'étude de la couverture des événements de Mai 68 sous l'œil satirique va ainsi être l'occasion de déceler les techniques ironiques mises en place et leurs sous-tensions politiques.

Le choix de la seconde moitié de l'année 1986 s'explique, quant à lui, dans la volonté d'inscrire l'écriture satirique et ses pratiques dans le giron du modèle politique alors en place.
Tout d'abord, fait intéressant, *Charlie Hebdo* ne paraît pas dans cette période. La rédaction a été victime, entre les années 1982 et 1992, d'un arrêt forcé ayant pour cause une insuffisance financière. Or, cet endettement qui a poussé à la fermeture provient d'un invariable souhait des journalistes : le refus catégorique d'accueillir dans ses pages une quelconque publicité. *Charlie Hebdo* a construit une entreprise se situant en périphérie du marché et reposant exclusivement sur ses adeptes, à savoir les abonnés, qui génèrent les seules recettes du journal. Cette situation traduit finalement une volonté exacerbée d'indépendance et la nécessité d'une liberté de ton assumée. Refuser les recettes publicitaires est ainsi le signe d'une disposition à ne recevoir aucune influence extérieure et, par conséquent, peut-être menaçante pour le ton satirique. *Le Canard enchaîné* sera de fait l'hebdomadaire sur lequel reposera notre analyse pour cette seconde période.
L'année 1986 révèle un climat délétère du point de vue social. Surtout, les articles du *Canard enchaîné* dirigent leurs griffes sur le racisme systémique supposé de l'appareil d'Etat français. Mains du gouvernement, la police incarnerait la violence à l'encontre des individus immigrés, travailleurs ou étudiants. La brutalité de la répression s'articule de plus avec les mouvements estudiantins de cette année de la décennie 1980. En effet, les oppositions au projet de réforme universitaire Devaquet ont provoqué de larges débordements aux abords des facultés, où les étudiants ont semblé souffert de la violence « innée » des forces de l'ordre. L'articulation entre les tensions sociale et politique trouve son point d'ancrage symbolique à l'occasion de la mort de Malik Oussekine, étudiant de la Sorbonne tué par les forces de l'ordre dans la nuit du 4 et du 5 décembre 1986 en marge d'une mobilisation estudiantine. Déjà entachée au cours de cette même année, la police coupable de crimes constitue dès lors la cible du regard acerbe de la rédaction du Canard enchaîné.
Dans cette configuration, qui conjugue facteurs sociaux et politiques, l'analyse pourra, au-delà de l'examen des procédés rédactionnelles, véritablement soulever les questions de l'ascendant subversif des textes journalistiques. L'étude pourrait se porter alors vers la dimension militante que revêt l'écriture, nous octroyant des clés de compréhension de l'influence de cette dimension dans l'action de rédaction de procédés satiriques.

Notre dernière période historique soumise à l'étude est celle s'étalant de novembre 2018 à

février 2019, symbolisant respectivement la naissance du mouvement des Gilets jaunes et le déclin de son pic d'activité. A l'image des périodes citées précédemment, cette dernière combine des facteurs de natures différentes, mais complémentaires puis contribuant à une gronde sociale protéiforme et manifeste. Là encore, l'idéologie politique et son modèle étatique jouent un rôle dans l'irruption de ce mouvement généralisé. Or, ce chapitre particulier de l'histoire récente décèle un angle inédit dans l'appréhension de la police. Les violences commises par les forces de l'ordre à l'occasion des manifestations ont, par la persistance de l'action manifestante et l'animosité ambiante, provoqué des bavures multiples dont la fréquence très rapprochée a marqué cette période longue. La multiplication des actes excessifs de répression a conduit à une prise de conscience globale de ces derniers parmi la population, et notamment au sein du milieu médiatique qui s'est emparé du sujet. De fait, la brutalité pouvant être invoqué par les forces de l'ordre en répression des manifestations ou lors d'interpellations devient un fait de société débattu et largement documenté. Notre analyse va pouvoir se nourrir des divergences offertes dans le traitement journalistique de ces questions. De surcroît, *Charlie Hebdo*, qui est rené de ses cendres en 1992 et dont la rédaction a souffert d'un attentat en janvier 2015, consacre une équipe renouvelée, nous amenant peut-être à mener des observations nouvelles dans sa ligne éditoriale.

Au-delà des remarques susmentionnées, l'image de la police réprimant les Gilets jaunes passe par un canal supplémentaire, qui est celui de l'utilisation d'un matériel jugé dangereux. Ainsi, la polémique est née à partir de décembre 2018 sur les Lanceurs de balle de défense, les « LBD », dont les déflagrations ont largement été relayés au sein de l'opinion public. Jugés responsables de l'éborgnement de plusieurs manifestants, l'arme a remplacé la matraque dans l'imaginaire collectif affilié à la police. Le sujet a été très largement repris par la presse satirique, qui a fait du LBD un leitmotiv dessiné dans sa dénonciation caustique des violences policières.

Ainsi, l'intérêt de notre sujet est reflété par les enjeux qu'il suscite. Le questionnement général relève de la démarche de la presse satirique. Reposant sur une tradition et une identité, la satire investit le domaine de la presse non sans particularités.

Dans un premier temps, l'analyse portera sur la construction de l'identité satirique au travers de sa structure langagière. Puis il conviendra de comprendre la symbolique satirique et la part vouée à l'imaginaire en faveur du discours satirique. Enfin l'étude de la fonction symbolique, c'est-à-dire l'appréhension de sa dimension militante et de son rôle politique, conclura notre réflexion.

I. L'ADN de la satire journalistique : une matraque littéraire

La première des incursions de la presse satirique est à prendre au pied de la lettre. Cette presse invoque en effet des procédés spécifiques pour illustrer la police et ses agents. De la mise au point d'une iconographie découle une structure rhétorique amenant à la raillerie. Les utilisations iconographiques et langagières sont d'abord à la base des procédés comiques et des tournures humoristiques.

A. Du policier au Policier : la naissance de la cible

Illustration 1: Couverture Hara Kiri, juin 1968

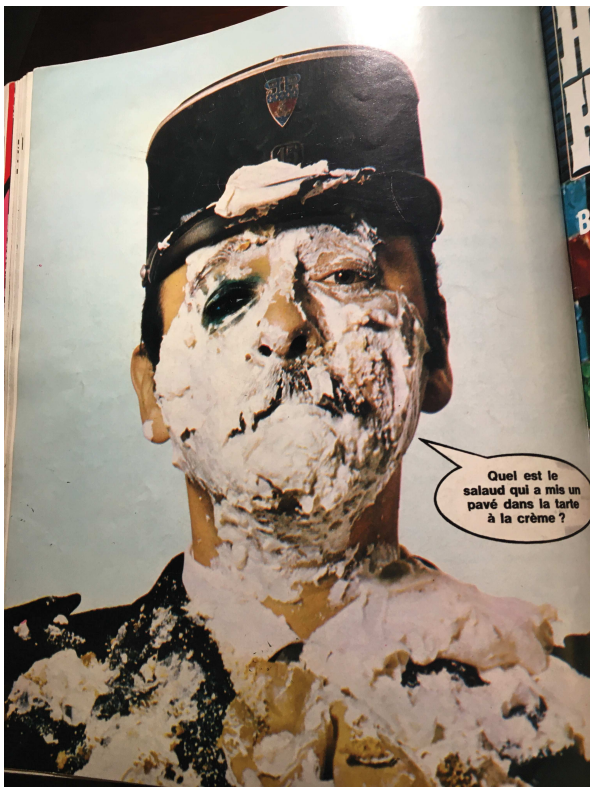


Illustration 2: Double de couverture Hara Kiri, juin 1968

Sous l'écriture satirique se dessine une uniformisation du corps policier. De fait, l'identité conspuée par la griffe des journalistes satiriques constitue un point de convergence des différents attributs du policier, grâce auxquels il est directement reconnaissable.

Sur les couverture et deuxième de couverture affichées ci-dessus (illustrations n°1 et n°2), le policier conserve un anonymat qui vérifie notre observation précédente. Cet anonymat est assorti d'un procédé grotesque et absurde : le visage policier est barbouillé de crème, victime du procédé classique et clownesque du lancer de tarte à la crème que rappelle le titre. Aussi, le policier est

plongé dans un univers absurde, duquel il fait les frais comiques et dans lequel il prend place comme une cible. Au-delà de cette dimension grotesque, la satire s'efforce de faire du Policier un personnage froid et dépersonnalisé, voire déshumanisé, en rendant manifeste dans une large mesure les attributs communs de l'agent des forces de l'ordre. Le sujet à l'étude montre ses signes distinctifs et caractéristiques : la matraque, levée, est prête à s'abattre, tandis que le képi et l'uniforme sont recouverts des dégâts du ridicule projectile. Ainsi, au travers du grotesque, les journalistes ont dégradé les signes distinctifs du Policier, tout en le déshumanisant dans la mesure où l'homme incarne exclusivement la fonction entachée.

Illustration 3: Le Canard enchaîné, édition du 9 janvier 2019

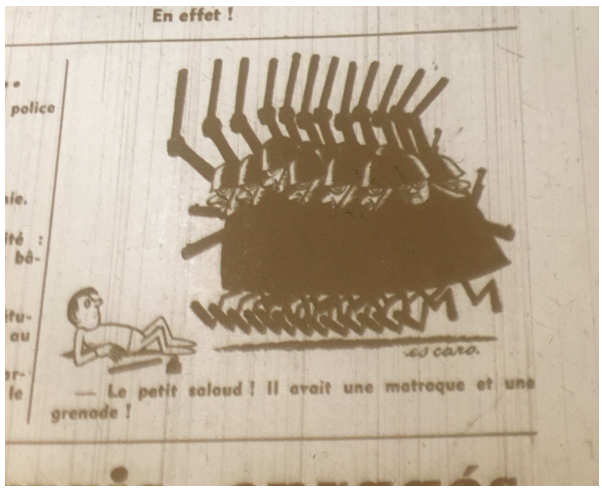


Illustration 4: Le Canard enchaîné, édition du 15 mai 1968

D'autre part, l'uniformisation du corps policier mise en branle favorise la création d'une image fixe de ce dernier. Bon nombre de caricatures propose des policiers affublés d'une couleur noire totale, sous-tendant à créer une représentation de masse informe. Dans une définition du CRS donnée dans son édition du 12 juin 1968, *Hara Kiri* tend vers cette construction déshumanisante de la cible (annexe n°1) : « On ne voit jamais leur visage. Ont-ils un visage ? On ne voit qu'un bouclier. Derrière le bouclier, qu'y a-t-il ? Un zombie ? Un robot ? Mon cousin Octave ? Deux CRS qui s'embrassent sur la bouche ? Ils ne parlent pas. Un seul organe de langage : la trique. »[5]. Cet effet recherché d'illustrer la dépersonnalisation des corps policier se retrouve en outre à plusieurs échelles. Le langage corporel d'abord, qui donne à voir des matraques prêtes à s'abattre dans les deux illustrations ci-dessus (illustrations n°3 et n°4), une marche au pas dans la seconde (illustration n°4) ; le respect des ordres, et une mission de maintien de l'ordre qui consiste ici dans la répression armée, la première illustration étant relative aux manifestations des Gilets jaunes en novembre

5 *Hara Kiri*, 12 juin 1968

2018, la seconde aux événements de Mai 68. Au travers de cette soumission des ordres peut se traduire, dans les deux caricatures soumises à l'étude, une certaine soumission à leurs consignes et, par extension, à leur hiérarchie. Les caricaturistes ont sciemment placés les civils dans une position de faiblesse alors que les Compagnies républicaines de sécurité (CRS) les acculent, prêts à porter le coup. Or, les textes accompagnant précisent le désemparement de ces civils, dans lequel, au contraire, la police trouve un motif de répression, aussi ridicule soit-il. La caricature offre de fait à lire la déshumanisation du corps policier, et leur respect aveuglant de l'ordre. Cette mise en situation vise en profondeur à définir le Policier par ce trait de caractère, qui devient par conséquent un marqueur de son identité. Par l'usage de cette description, qui connaît une longévité dans son iconographie, la presse satirique fait de la police la cible de son ton mordant et ses tournures en ridicule à cause de la supposée dépendance aux ordres de cette entité devenue impersonnelle.

Toutefois, Georges-André Parent octroie d'autres clés de compréhension fertiles au sein de cette analyse. Le professeur de crimonologie de l'Université de Montréal souligne la prégnance de la « manifestation » au cours des années 1960, additionnée à l'apparition des médias électroniques ; l'ensemble conduisant à une recherche effrénée du *scoop* et de l'image forte, émaillée de la violence policière comme donnée escomptée. Les relations entre policiers et médias s'en retrouvent immédiatement distordues :

> « Désormais, les relations médias-police ne seraient jamais plus tout à fait les mêmes. Sur les lieux des manifestations, policiers et journalistes devenaient concurrents. Les médias étaient souvent invités à croquer sur le vif des scénarios savamment planifiés par des manifestants. Les policiers, pris au piège, voyaient leur image démolie dans les médias. Les journalistes étaient perçus eux-mêmes par les policiers comme des provocateurs, des fomenteurs de troubles, ne recherchant systématiquement que la bavure policière, le geste violent, condamnant le policier à un rôle d'agresseur »[6].

L'activité satirique demeure néanmoins plus complexe, car elle tire ses ressources d'une idéologie distinctive qui condamne, en tournant en dérision et ridicule, les représentations de la force, et non seulement l'activité de cette force. Preuve supplémentaire de la caractéristique de l'appareil satirique, les caricaturistes et journalistes de cette spécialité s'emparent des stéréotypes pour se livrer à leurs activités.

En effet, dans leur démarche de railler la police, les journalistes usent et exacerbent des stéréotypes à leur encontre. C'est particulièrement l'identité iconographique de la cible qui constitue un vivier de références pour les satiristes, comme l'explique le chercheur en sciences de l'information et de la communication, mais également rédacteur en chef du journal satirique libanais *Ad Dabbour*, Joseph Richard Moukarzel :

6 PARENT Georges-André, « Presse et corps policier : complicité et conflit » in *Criminologie* n°20, p. 102-103, 1987

> « Les stéréotypes dans la caricature sont tout simplement un moyen de représentation iconographique d'un groupe humain bien défini dans l'espace et le temps – et en général qui se reconnaît comme tel – ou la personnalisation d'un objet tout aussi réel, mais non vivant, comme un État, un système politique, une idéologie, un phénomène naturel ou fantasmagorique, etc. Dans les deux cas, il est difficilement concevable de les dessiner sans prendre pour base un cliché socioculturel ou sociopolitique qui les définit, ou du moins les illustre communément sur la base de trois variables essentielles : représentations sociales, représentations médiatiques, et comportements sociaux »[7].

En s'appuyant sur la définition précédente, la satire puise dans les représentations existantes du policier au sein de l'imaginaire collectif. Au sein de l'illustration n°6, nous retrouvons ainsi le stéréotype rattaché à la notion de hiérarchie. Les termes rejoignant cette idée graduelle d'ordre, parmi lesquels « chef », « délégué » ou « capitaine » sont légions dans le discours satirique. Or, cette hiérarchie veut prouver, dans le mécanisme caricatural, que les agents sont dans l'impossibilité de prendre les décisions par eux-mêmes et dénué d'initiatives, en leur qualité d'exécutants. Ou bien la prise de décision se révèle idiote, et donc ridicule, comme l'atteste l'illustration n°5. En outre, cette simplicité d'esprit attribuée aux policiers octroie d'autres versants exploitables pour les journalistes satiriques. Leur supposée inintelligence est pointée par l'illustration n°9. En confrontation directe avec la jeunesse révolutionnaire de Mai 68, dont on peut lire les messages significatifs sur les murs de cette cellule fictive, l'attaque sous l'angle intellectuel veut ici établir la frontière entre les étudiants, galvanisés par le souffle de la révolte internationale et de la pensée révolutionnaire, et une police garante de la protection d'une société gaulliste ignorante, réfractaire et conservatrice. Le traditionalisme va ici de pair avec la balourdise du « flic » au sein du discours émis par la presse satirique. Élément de provocation et de moquerie qui se vérifie une nouvelle fois au travers des illustrations n°7 et n°8. La première de celles-ci, photo prise sur le vif, figure dans un article à dimension autobiographique rédigé par le journaliste Henri Roussel, dit « Monsieur Henri », dans lequel il relate ses obsessions à l'heure de la libération sexuelle de la fin des années 1960. De fait, la photo est mise en scène comme s'il s'agissait du regard concret du journaliste. Le regard du policier caricatural à moustache pourrait d'abord illustrer celui du machiste, qui laisse traîner ses yeux sur le corps féminin, dès lors déshumanisé et réduit aux attributs propres à ce corps. Par ailleurs, ce regard pourrait traduire l'incarnation d'une société au modèle patriarcal qui scrute les évolutions des mœurs. Les sourcils froncés du policier peuvent laisser penser à de l'animosité envers cette jupe remontant au-dessus des chevilles. Or, cette dernière laisse présager l'apparition de la mini-jupe, symbole de la libération sexuelle d'alors et du corps de la femme au sein de l'espace public. Catherine Örmen parle à ce sujet du « *corps féminin souverain* » par l'usage de ce vêtement[8]. Rappelons-nous, aussi, que le policier, dans la définition de

7 MOUKARZEL Joseph Richard, « Les stéréotypes, avatars indispensables de la presse satirique » in *Hermès* n°87, p. 127, 2019

8 ÖRMEN Catherine, « Formes vestimentaires et déformations corporelles » in *Publications du Musée des*

ses fonctions, est chargé de la prévention de l'ordre public sur le terrain de la même espèce. De fait, le regard colérique pourrait être celui de la société au modèle patriarcal bousculée à la fin des ces années 1960. Les forces de l'ordre serait dès lors l'incarnation physique de ce patriarcat jugé dépassé, forgeant ainsi un stéréotype tenace au sein du discours satirique. L'illustration n°8 pourrait être une extension de cette analyse. Au travers des traits du caricaturiste Félix, nous pouvons interpréter le traditionalisme attaché à la famille type du CRS : une famille nucléaire classique, de laquelle est à la tête le chef de famille, le père. Tous arborent le signe distinctif, un marqueur d'identité, de l'agent chargé de la prévention au cours des manifestations : le casque équipé de sa visière. Signe que l'ensemble de la famille semble être au même diapason que son chef et, point significatif, que le fils paraît vouloir suivre les pas de son père. L'état d'esprit du CRS, c'est-à-dire la prévention et la répression, semble s'être propagé à l'ensemble du cercle familial. Ainsi paraît être souligné la prégnance de ce chef, qui joue avec son chien, animal étant lui-même affublé d'un casque, avec l'aide d'un Lanceur de balle de défense (LBD). La satire est ainsi tissée, par la distanciation émise entre la gravité de ces outils de défense usés lors des manifestations des Gilets Jaunes entre novembre 2018 et janvier 2019, responsable de nombreux blessés, et l'usage ludique, enfantin, illustré ici.

Illustration 5: Le Canard enchaîné, édition du 12 décembre 2018

Illustration 6: Le Canard enchaîné, édition du 19 décembre 2018

Ainsi, la police naît comme une cible au sein du discours satirique à travers plusieurs procédés. D'une part, l'uniformisation dont fait l'objet sert à sa déshumanisation et cherche à légitimer la moquerie par l'usage de représentations dépersonnalisées. Les satiristes puisent également dans les stéréotypes entourant la fonction policière, dans cette « culture professionnelle

confluences n°10, p. 60, 2018.

totalisante »[9] servant à déployer tout un arsenal railleur et cohérent. Mais la matraque littéraire peut également faire le jeu des mots pour attaquer par le rire les agents de police.

Illustration 7: Hara Kiri, édition de mars 1968

Illustration 8: Charlie Hebdo, édition du 23 janvier 2019

Illustration 9: Hara Kiri, édition de juin 1968

9 JOBARD Fabien, Bavures policières ? La force publique et ses usages, 2002

B. Jeux de mots : langage de l'esprit, esprit du langage

La presse satirique, au-delà de l'utilisation d'images, va aussi tirer une puissance railleuse des mots. C'est notamment grâce à leurs détournements, des créations littéraires ou de savants usages que les satiristes peuvent porter leurs coups. L'investissement du champ linguistique permet la création d'un discours propre dans lequel se dissimule la satire.

Illustration 10 : Le Canard enchaîné, couverture édition 31 janvier 1968

En effet, la presse satirique montre une aptitude à la concussion des termes employés. Elle utilise à son avantage vocabulaire et remplacement pour créer l'effet humoristique recherché. Dans l'exemple donné ci-dessus, illustration n°10, le titre de la caricature offre à l'analyse un « à-peu-près ». Les « triques », gros bâton utiliser pour frapper et référence à la formule « donner des coups de trique », remplacent le terme de « tripes », initialement inséré dans un titre qui devrait être « Des tripes à la mode de Caen ». Devons-nous rappeler que cette Une est une illustration caricaturale des émeutes ouvrières des 26 et 27 janvier 1968 à Caen, épisode ayant suivi les grèves des personnels d'usine de l'agglomération caennaise, considérées comme l'un des chapitres de trouble sociale annonçant les événements nationaux de Mai 1968. La malformation volontaire du terme est à l'origine du rire : nous passons de la spécialité normande locale aux symboles de la brutalité du pouvoir. L'effet de décalage trouvé, découlant du changement d'une seule lettre, crée une situation ironique renforçant le discours satirique transmis.

L'article intitulé « Les fruits amers de la piste agricole » (annexe n°2), publié dans l'édition

du 14 novembre 2018 du *Canard enchaîné*, propose pour sa part le calembour suivant : « […] le patron de l'antiterrorisme, Roger Marion – surnommé par ses hommes "Eagle 4", pour "Il gueule fort" »[10]. Ce procédé est une équivoque phonétique qui joue sur des bases essentiellement polysémiques et homonymiques. L'intérêt du calembour réside ainsi dans le second sens qu'il recouvre, et dans lequel se niche fréquemment le piège satirique. Le journaliste du *Canard enchaîné* vient de plus créer à cette occasion la mise en situation de son propre calembour. L'arme de poing « Eagle 4 » est un surnom fictif et dénote un sens de la gâchette, des aptitudes au combat et une propension pour la violence. Ce caractère est renforcé par le piège polysémique qui se referme sur la cible donnée, en l'occurrence Roger Marion, alors directeur de la Division nationale anti-terroriste de la direction centrale de la police judiciaire. Le pistolet se transforme en une allusion à un caractère autoritaire, reflété par ses aptitudes aux ordres qui laisse à penser aux stéréotypes précédemment évoqués. De fait, le journaliste tire parti de l'ambiguïté syntaxique et lexicale.

Illustration 11 : Le Canard enchaîné, édition du 12 juin 1968

Cette dernière caricature (illustration n°12) exploite les bénéfices de l'emploi du mot-valise. Le titre « Odéontologie » résulte en effet de la réunion deux mots distincts : Odéon, le célèbre théâtre parisien, et topologie, pathologie ou bien numérologie. L'intérêt prend à vrai dire son sens

10 *Le Canard enchaîné*, 14 novembre 2018

dans l'emploi de « - logie », dont la traduction du grec « *logos* » signifie « l'étude ». La construction étymologique du titre de la caricature voudrait ainsi faire croire à l'existence d'une matière d'étude relative au théâtre Odéon.

La satire se réfugie dans l'ombre du second sens. Revenons, pour y voir plus clair, au contexte rattaché à la caricature. Le théâtre de l'Odéon fut l'objet d'une occupation des étudiants à partir du 16 mai 1968[11]. La réquisition des lieux a donné lieu à la création d'un point symbolique de rencontre entre étudiants, artistes et ouvriers dont la mission donnée était de constituer les modalités de la révolution en cours. Ce sont notamment des étudiants en arts dramatiques, également membre du Comité d'Action révolutionnaire, qui donnaient le ton à des débats volontiers lyriques et passionnés. Le symbole culturel de Mai 68 s'est finalement retrouvé évacué sous les coups de matraque le 14 juin.

Aussi, les mots d'esprit envers les forces de l'ordre prennent appui sur ce contexte particulier. Le titre-valise « Odéontologie » prend source dans la dimension culturelle et savante invoquée lors des débats, et vient accoler cette formule au policier. Le sous-titre énonce : « Par pitié ! Laissez-moi frapper les trois coups ! ». Les coups mentionnés font référence de manière explicite aux Trois coups de brigadier portés pour annoncer le début d'une pièce. La substance comique tire ici parti d'une similitude homonymique pour souligner les coups de trique abattus lors de l'évacuation. Cet élément est de fait annoncé par le titre, qui laisse entendre dans une manière ironique la montée en puissance de la violence policière comme champ d'étude scientifique, donc rationnelle et répondant à un appareil cohérent. La logique scientifique ironique veut ici rendre compte de l'aspect systématique de cette violence policière à l'occasion des événements du mois de mai 1968, érigé comme un art et une matière de recherche particulière. Ceci est renforcé par l'attitude que prend le policier : agenouillé, il implore le Premier ministre Georges Pompidou dans une dialectique lyrique de pouvoir commencer cette pièce d'évacuation, qui consiste donc à porter les trois coups (de matraque). L'allusion comique est créée de fait tant par rapport à une création homonymique qu'à une allusion concrète bousculé par le coup satirique. Ce que Michaël Mariaule dénomme « le jeu de mots par allusion culturelle » : « Le jeu de mots remplit une fonction conative, c'est-à-dire qu'il prend en compte le destinataire et établit avec lui une relation de connivence fondée sur la connaissance partagée »[12]. Nous aurons l'occasion de détailler cette discussion et cette confiance distillée entre journaliste et lecteur au sein de notre seconde partie.

En lien avec le déploiement de jeux de mots dans le discours, la presse satirique, grâce à l'agencement de ces différents éléments, peut monter un véritable édifice rhétorique.

11 INA, « Journal de 20 heures », 16 mai 1968

12 MARIAULE Michaël, « La traduction du jeu de mots dans les titres de presse » in *Equivalences* n°35, p. 54, 2008.

C. Sens rhétorique : la structure de la moquerie

Le discours de la presse satirique revêt ainsi différentes échelles. L'agencement des éléments comiques vont finalement servir à la création d'un discours cohérent, et les accents caustiques révéler une argumentation rationnelle et douée d'un sens rhétorique.

Illustration 12 : Le Canard enchaîné, édition du 16 janvier 2019

Illustration 13 : Charlie Hebdo, édition du 19 décembre 2018

Illustration 14 : Le Canard enchaîné, édition du 12 décembre 2018

De fait, les articles des titres de presse soumis à l'étude établissent un édifice reposant sur des bases argumentatives. La satire montre à cet instant des apparences singulières. Ainsi, des procédés sont mobilisés afin de suivre cette démarche. Un article publié par *Le Canard enchaîné* dans son édition du 12 décembre 2018, intitulé « Les arguments massues de la police » (illustration n° 14), propose notamment une construction rhétorique et argumentative basée sur le principe de répétition : « Quatre mains arrachées par des grenades, trois personnes éborgnées par des tirs de Flash-Ball, de nombreux manifestants frappés sans ménagement... Depuis le début du conflit, les flics s'y sont pas allés de main morte avec les gilets jaunes. » Il faut noter dès à présent que le dénombrement ignore sciemment les règles journalistiques affiliées à la rédaction des chiffres. Correspondant à un dénombrement et non à une durée, les nombres donnés devraient apparaître en chiffres, et non en lettres comme c'est le cas au sein de cet article du *Canard enchaîné*. Le non-respect de cette règle du code de rédaction journalistique intervient lui-même dans la volonté d'accumulation dont veut se revêtir l'argumentation. Cette répétition vient finalement rentrer en collision avec une conclusion relative à l'activité policière jugée responsable. Cette dernière détient la finalité de l'exposé précédent, en mobilisant un terme à double-lecture qui révèle ses intentions satiriques : « les flics n'y sont pas allés de mains mortes ». L'expression d'origine est devenue vivante sous la plume du journaliste satirique car l'image explicite renvoie, implicitement, à la même activité policière et dont les victimes sont les mains des manifestants lors des manifestations de novembre 2018. La frontière entre l'explicite et l'implicite, objet d'allers-retours significatifs, relève elle-même d'un processus d'argumentation dans la mesure où le journaliste cherche à mettre en lumière une structure rationnelle.

Cette recherche de l'implicite se décèle également dans le procédé de comparaison qui peut être effectué dans certains articles satiriques. L'illustration n°13, l'article « Amour de Coléoptère » publié par *Charlie Hebdo*, en est une éclairante preuve. Sous couvert de relater une exposition sur les coléoptères, le satiriste s'emploie à moquer l'agent de force de l'ordre en opérant une comparaison entre ses attributs et celui de l'insecte : « Ils sont grimés, caparaçonnés, mobiles, nombreux... Les CRS dans les manifs ? Non. Les coléoptères qui s'exposent [...] ». Bien entendu, l'objet principal du rire est le CRS en question, mais l'attention est déportée sur un sujet tiers. Par ce contournement stylistique s'opère un renforcement de la moquerie adressée au sujet véritable. De surcroît, la comparaison s'orne d'une métaphore, tendant à décupler la force de cette première et à distiller un effet d'incongruité.

D'autre part, l'agencement permet la combinaison de plusieurs de ces procédés. Ainsi, la caricature du *Canard enchaîné* (illustration n°12) s'arme d'une texture complexe, tant implicite,

comparative qu'allusive. En effet, la réponse du second CRS (« il parlait en général ») suggère plusieurs niveaux de lecture, dont en premier ressort le décalage créé avec la brutalité mise en scène en écho avec « la perte du sens de l'effort » énoncé par le premier CRS. Surtout, une référence significative est mise à l'œuvre : la comparaison d'Emmanuel Macron, alors président de la République, avec le Général de Gaulle. Ce lien ainsi effectué entre le traitement réservé aux manifestants entre 1968 et 2018, théâtre de la hargne violente des forces de l'ordre, suppose un lourd sous-texte à charge.

Au sein de cet arsenal argumentatif, la clé de voûte de la structure satirique paraît être l'ironie. Cette figure de style, consistant à dire le contraire de ce que l'on veut faire entendre, conditionne une vaste partie du terrain rhétorique mis en œuvre par la presse satirique, et se manifeste par plusieurs procédés qu'il nous convient d'analyser.

Au sein de l'univers ironique gravite pour exemple l'antiphrase, correspondant à l'invocation d'une phrase à entendre selon un sens contraire, conformément au discours. Nous pouvons en trouver une en tant que conclusion, sciemment esseulé et tirant parti du format du filet, de l'illustration n°14 : « Quelle déperdition... ». La démarche de l'antiphrase est ainsi de souligner l'acharnement supposée de la police, tandis que la formulation singe d'être favorable à ces manœuvres préventives.

Un autre outil au service de l'ironie argumentative est celui de l'épiphrase. Ce dernier est un procédé stylistique permettant à l'auteur d'insister sur un fait. L'article intitulé « Ce n'est qu'un début mais ça promet ! » (annexe n°3), publié dans l'édition du 4 septembre 1968 du *Canard enchaîné*, offre à voir les réflexions d'un journaliste, d'une ironie à brûle-pourpoint, lors de la rentrée politique de septembre 1968, auquel le mois de mai a cédé un « système Mai-Trique » largement critiqué en filigrane. Dans l'élaboration du ton de cet article, l'épiphrase fait mouche : « Ce n'est qu'un début évidemment, mais ô combien prometteur. »[13] Occasion est ainsi offerte au journaliste de lever sa garde le temps d'une phrase, où son point de vue, ne se dévoilant pas de l'ironie, laisse néanmoins s'apercevoir.

En outre faut-il accorder une attention particulière à la construction syntaxique des articles, qui décèle parallèlement des éléments rhétoriques. La plupart des articles sont sujets à un rythme de plus soutenus. Les phrases, notamment, montrent s'écrivent selon un rythme à bâtons rompues. Or, cette dislocation apparente des mots recèlent une logique éloquente, desservant une rhétorique bien huilée. Pour exemple, « Les arguments massues de la police » comporte une hyperbate : « Quatre syndicats de journalistes ont demandé "des explications" au ministre de l'Intérieur et au Préfet de

13 *Le Canard enchaîné,* 4 septembre 1968

police. Et puis quoi, encore ? » La figure de style se love au sein de cette question finale, teintée d'une ironie mordante. Ce placement en dislocation détermine l'enjeu de l'hyperbate, qui est un prolongement d'une phrase qu'on pensait finie, et dont le prolongement vient consacrer l'effet.

Finalement, comment comprendre la mesure du rire mise au service de rhétorique satirique ? L'ironie décèle un sens rhétorique par rapport à l'équivoque que le procédé vient impulser au sein du registre comique. Cette équivoque souligne les caractères pouvant être affiliés au fait de rire : « Le rire ne résout pas toujours les incongruités : il dissipe parfois, mais il peut signaler, voire accentuer, une tension que le rieur ne neutralise pas toujours. On rit parce que l'on pourrait ne pas rire, on rit parce que l'on ne rit peut-être pas sincèrement »[14].Ce phénomène d'équivoque du rire est également à l'oeuvre dans le discours satirique, qui distille une ambiguïté sur la capacité comique. De fait, le rire est équivoque car il est révélateur, et participe dans une pleine mesure à la rhétorique satirique.

Conclusion provisoire

La presse satirique se définit tout d'abord par un système langagier particulier qui actionne plusieurs mécanismes. Registre littéraire dont le discours se projette sur un sujet, le policier se transforme, sous l'action satirique, en Policier. Cette cible se compose par l'investissement de plusieurs domaines simultanément, entre autres la déshumanisation des gardiens de la paix et l'usage de stéréotype propre à la corporation et au corps policiers. L'essence de la raillerie s'additionne à l'usage du « bel esprit », suivant cette notion rattachée à la tradition satirique initiée notamment lors de la Révolution française : de l'agencement savant des mots découle une puissance moqueuse et implicite, dont l'institution policière est la victime ridiculisée. Plus profondément, ces usages participent à une dynamique rhétorique. Les articles et des caricatures révèlent un édifice dont les procédés pointent les efforts argumentatifs par la voie littéraire, tels que le démontrent les répétitions ou les antiphrases courantes au sein de la presse satirique. Or, l'argumentation revêt une dimension équivoque, qui réside dans une ironie profondément ancré dans le discours satirique. C'est notamment cette prépondérance ironique qui distingue la matraque littéraire et l'ADN de la presse satirique.

Cependant, quelle place comporte le discours, dans le sens d'un développement de la pensée, au sein cette pratique satirique ? Au sujet du célèbre pamphlétaire royaliste Antoine de Rivarol, qui s'est notamment distingué au sein des milieux littéraires contre-révolutionnaires avec sa « faction

14 MORIN Olivier, « Introduction : l'équivoque du rire » in *Terrain. Anthropologie et sciences humaines* n°61, 2013

des satirystes », Antoine de Baecque donne à entrevoir une relation particulière entre le mot et le discours :

> « Il ne s'agit pas de discuter les arguments politiques de l'adversaire, mais de ridiculiser, grâce aux propres mots de la Révolution retournés par la satire, la langue et les prétentions de l'autre. Dans le cas des Actes des apôtres, la forme de la langue est indissociable de l'ambition idéologique : ridiculiser la Révolution revient à dénoncer ses mots ; faire l'éloge de la tradition consiste à démontrer la supériorité d'une langue subtile que les événements mettraient à mal. »[15]

La nature de la satire dégage de fait des procédés qui lui sont particuliers. Le discours, détourné et doté d'un silence assourdissant, comporte une structure qui en dit plus long que ce qu'ils veulent bien nous dire. C'est ainsi une dimension symbolique que la presse satirique, conformément au registre usé, poursuit.

15 DE BAECQUE Antoine, « Les ridicules de l'homme nouveau. Un groupe de satiristes sous la Révolution » in *Mots. Les langages du politique* n°48, p. 21, 1996.

II. La symbolique satirique : de la plume à l'imaginaire

Le discours satirique, armé de ses outils, se structure selon une logique propre au registre moqueur. Cultivant un rapport privilégié avec le destinataire et investissant dans une dimension imaginaire, la presse satirique s'appuie sur une mise en scène qui témoigne d'une esthétique satirique et de symboles opportuns dans le but recherché.

A. La mise en scène : esthétique satirique et agents de locution

L'appareil satirique distille une ambiguïté au sein de son discours. Si cette ambition participe à la démarche du genre, elle est exacerbée au travers de la mise en scène que produisent certains journalistes. Il s'agit dès lors de mettre en situation une conjoncture destinée à rendre la cible ridicule et grotesque ; renforcer les effets satiriques développés dans une dimension supplémentaire qui allie informations concrètes et imaginaires.

La mise en scène dévoile particulièrement le système institué au sein de la pratique du journalisme satirique dans la relation entre locuteur et émetteur. En effet, l'établissement d'une mise en scène inclut une distanciation singulière. La cible est déterminée comme sujet d'une structure énonciative.
Cette cible devient dès lors personnage, dans le sens du protagoniste d'un récit narratif organisé et dont la mise en scène tient compte des caractéristiques ébauchées au sein de notre première partie. Alors la mise en scène, par l'investissement du champ scénique, rend service au locuteur et permet la création d'une esthétique satirique. Le locuteur, qui occulte son point de vue, se cache derrière un statut d'énonciateur apparent, qui rend compte de la seule mise au point narrative dans un registre théâtrale, voire lyrique. L'illustration n°15 peut servir d'appui à ce constat.

100 millions de dollars dans le commerce sur Internet. Soit seulement 0,03 % des échanges. On comprend pourquoi : quels commerçants – hormis ceux vendant armes, drogue et autres produits illé-

bambins les plus motivés pour les former. Et puis Tabarly est tombé à l'eau et Kersauson s'est échoué aux « Grosses Têtes » de RTL, les vieux loups sont passés de mode, les jeunots ont tout bouffé.

une presse en manque d'imagination. Tous ont une formation d'ingénieur et des diplômes à pleuvoir.

Les vieux loups étaient largués, et puis voilà que le vent tourne. Gabart, promis à la vic-

de la course hauturière high-tech, est une éter sexa a « oublié un âge » (« L'Equipe » pour l'emporter.

Les vieux loups on source, ils peuvent apprendre aux petits n'est pas une histoi de générations, ma affaire d'émulatio pas d'âge, juste

Le préfet de police décore son poilu dans l'affaire Benalla

SUR une petite estrade, Michel Delpuech, le préfet de police de Paris, s'avance, en tenue d'apparat. Devant ses troupes, ce 5 novembre, il honore les poilus de 14-18. Après quoi le préfet s'adresse aux cinq poulets décorés par ses soins quelques instants plus tôt dans la cour d'honneur de la Préfecture de police : **« A un siècle de distance, sans doute est-ce le même amour de la France et le même sens de la République qui coule dans vos veines. »** Allons z'enfants…

Et de se tourner vers le premier récipiendaire, Alain Gibelin, le patron de la Direction de l'ordre public et de la circulation (DOPC), qui arbore fièrement sa médaille toute neuve d'officier de l'ordre national du Mérite : **« Vous portez haut les valeurs de la Préfecture de police, vous illustrez parfaitement la noblesse de notre engagement. Vous êtes les beaux visages de la police nationale en général et de la Préfecture de police en particulier. »** Rompez !

Un hommage pas volé : le poulet a fait acte de bravoure, fin juillet, en répondant au feu nourri des questions des parlementaires sur l'affaire Benalla. Entendu une première fois par les députés, il avait d'abord affirmé avoir participé à des réunions de travail en présence de l'ancien chef de cabinet adjoint de l'Elysée… alors que ce dernier était officiellement suspendu. Un sacré couac. Démenti par le Château, le dirlo était revenu sur ses propos lors d'une seconde audition.

En décorant son subordonné, Delpuech, accusé de désertion dans l'affaire Benalla, se mutine avant son exécution programmée.

Il faut dire que, devant les députés, il avait assuré ne pas connaître le gorille de Macron, dénonçant **« des dérives individuelles inacceptables, condamnables, sur fond de copinages malsains »**.

C'était avant que « Le Canard » (8/8) publie le fac-similé (trouvé lors d'une perquisition) d'un manuscrit adressé à l'ancien chargé de mission. **« Cher ami »**, écrivait-il alors.

A quoi ça tient, l'amitié…

J. C.

MALGR

mercredi 14 novembre 2018

Illustration 15 : le Canard enchaîné, édition du 14 novembre 2018

L'article comporte une narration. Cette narration relate la décoration d'Alain Gibelin, directeur de la Direction de l'ordre public et de la circulation (DOPC), le 5 novembre 2018, en tant qu'officier de l'ordre national du Mérite ; honneur ayant été décerné par Michel Delpuech, préfet de Police de Paris. L'écrit fait alors un retour temporel, qui détaille le faux-pas du directeur quant à Alexandre Benalla, responsable d'une affaire d'État suite à des violences commises en mai 2018, ainsi que les déclarations mensongères du préfet face à la commission d'enquête parlementaire alors effective dans le traitement de cette affaire judiciaire et politique.

Des éléments perceptibles soulignent la mise en scène dont font l'objet les cibles satiriques. Ce sont d'abord des tournures dynamiques et descriptives : « Sur une petite estrade, Michel Delpuech, le préfet de police de Paris, s'avance, en tenue d'apparat ». Également, l'article dispense des discours (sciemment en gras dans le texte), et ce seulement de la voix du préfet de police, considéré donc comme la cible principale. Les deux premiers paragraphes se distinguent par une dimension solennelle et cérémonieuse, mais aussi teintés d'un champ lexical relatif au patriotisme et à l'engagement policier. L'analepse participe tout autant dans ce processus narratif, et c'est notamment par l'usage de celle-ci que le piège de la mise en scène satirique est tendue.

Effectivement, le retour temporel permet à la satire de prendre place. La première partie est tournée en dérision à cause des conséquences de la seconde, qui comporte la bascule satirique et le déclencheur de la dérision. La mise en scène et ses caractères lyriques tombent en ridicule, et renforcent le décalage recherché à deux échelles temporelles. Deux échelles utilisés tout autant par le locuteur/énonciateur, le journaliste. Le point de vue satirique transparaît ainsi. Toutefois, l'ambiguïté demeure cultivée dans l'article : bien que le fond semble véridique, la forme dépeinte n'assure en rien un caractère vérace. L'énonciateur se place en tant que témoin de la scène décrite, mais y transpose des formes sciemment douteuses, exacerbées dans le style solennel que manifestait vraisemblablement la scène. Le doute provient certainement directement de cette mise en difficulté de la réalité, et dont les complications de cohérence naissent quant à l'esthétique adopté au sein du récit.

En effet, l'esthétique satirique joue un rôle prépondérant dans la mise en scène proposée par la plume journalistique, impulsant le champ imaginaire sous la plume.
Revenons, pour affiner notre analyse, à l'illustration n°15. La scène de décoration narrée participe dans une pleine mesure à l'élaboration de cette esthétique. Comme peut l'expliquer Charles-Olivier Stiker-Métral[16], cette dernière repose sur l'établissement de personnages, donc cibles privilégiées, et protagonistes même d'une intrigue dans laquelle la mise en dérision découle de leurs actions et/ou paroles. Sont importants ici l'héritage d'une histoire et de traditions considérables. Ce schéma, mettant aux prises protagonistes et intrigue, entraîne mécaniquement le ridicule suivant la motivation du locuteur, notamment lorsque ce dernier crée une fiction totale favorable à sa démarche.

LES INTERVIEWS (PRESQUE) IMAGINAIRES DU "CANARD"

Alexandre Benalla :

"Vivent les gilets pare-balles !"

L'EX-GARDE DU CORPS du président Macron nous a donné rendez-vous sur les Champs-Elysées.

QUESTION. – Alexandre, vous ici !

ALEXANDRE BENALLA (contemplant les vitrines cassées). – De mon temps, ça ne serait jamais arrivé. J'ai été évincé, on voit le résultat. Depuis que je ne suis plus à l'Elysée, c'est le foutoir dans ce pays.

Q. – Selon vous, les forces de l'ordre ont failli, samedi dernier ?

A. B. – Complètement ! Avec moi, on ne recule pas, on cogne !

Q. – L'image de Paris est dégradée ?

A. B. – Je suis inquiet pour les JO de 2024. Il faut expliquer aux touristes que, samedi dernier, sur les Champs, on répétait une nouvelle épreuve : le jet de pavés. Une variante de la pétanque. Ils vont gober.

(Descendant les Champs, nous marchons vers l'Elysée.)

Q. – Quels sont vos projets pour la France ?

A. B. – A court terme, faire intervenir l'armée, déclarer l'état d'urgence, déclencher l'article 16 pour me donner les pleins pouvoirs. Et m'offrir une Rolex.

Q. – Vous voulez remplacer votre ex-patron ?

A. B. – C'est un gosse perdu. Il a été élevé dans la peur des rouges, il se retrouve avec une révolte de jaunes.

Q. – Vous croyez en vos chances ?

A. B. (Il gonfle le torse.) – La France a besoin d'un costaud, d'un dur, d'un bonhomme qui n'ait pas peur de la baston. Et, cet homme, c'est moi. (Il se dirige vers le porche de l'Elysée.)

Q. – Que faites-vous, malheureux ?

A. B. – Je suis les conseils de Manu. Je traverse la rue et je trouve un nouveau job.

Propos (presque) recueillis par Frédéric Pagès

Illustration 16 : Le Canard enchaîné, édition du 5 décembre 2018

A cet égard, l'illustration N°16 est une preuve éclairante de cette mise en scénique fictive participant à la démarche de l'esthétique satirique.

16 STIKER-METRAL Charles-Olivier, « Rire et faire rire : tensions esthétiques et éthiques dans la seconde moitié du XVIIe siècle français » in *Le Fablier. Revue des Amis de Jean de La Fontaine* n°27, p. 34-36, 2016.

Le journaliste Frédéric Pagès ne s'en cache pas. L'interview d'Alexandre Benalla a été « *presque* » réalisé par le satiriste, qui est en réalité le locuteur et l'énonciateur de sa propre mise en scène. L'interview se révèle dialogue, changeant profondément les rapports établis. Or l'effet recherché demeure de feindre une interview, créant le rire par le décalage trouvé. Jouant sur les attributs affiliés à l'ex-attaché de mission d'Emmanuel Macron, dépeint comme brutal et bourru, la satire s'arme donc du champ imaginaire pour lancer ses piques. Le personnage ciblé d'Alexandre Benalla évolue dans un décor parisien, constituées de vitrines brisées ; adopte une attitude singulière et identifiable, fier et belliqueux ; développe des réponses et un discours. La dérision est provoquée par la forme. Les soubassements critiques, référentiels notamment, seront soumis à l'analyse au sein de notre troisième partie.

Plus encore, la caricature, construction dessinée du dessein satirique, est une source intarissable de l'investissement de l'imaginaire.

Illustration 17 : Le Canard enchaîné, édition du 15 mai 1968

Illustration 18 : Charlie Hebdo, édition du 2 janvier 2019

Représentations concrètes de son point de vue par l'entremise de l'imaginaire, la caricature va porter au paroxysme cette facette de l'œuvre satirique. Deux exemples, le premier tiré du *Canard Enchaîné* (illustration n°17) et le second de *Charlie Hebdo* (illustration n°18), dénotent cet intérêt et les enjeux qu'ils mobilisent pour l'esthétique satirique. Peuvent être décelés le goût de l'exagération, le dôme de la Sorbonne affublant un casque de CRS et le ministre de l'Intérieur mis à nu. Le ridicule, qui se caractérise par l'utilité de l'absurde, ressort particulièrement de cette dernière illustration, où les attributs du policier sont transformés en objets grotesques tel ce pistolet à eau

(« arme létale »). Par ailleurs, la caricature dressée de la Sorbonne veut se faire l'illustration d'un regard outrepassé, d'une vision fantasmée, d'une distorsion qui couve un message acerbe de critique.

Or, ce champ imaginaire, assorti d'une mise en scène régie par des codes narratifs, induit une déconstruction du réel.

B. La déconstruction du réel : allégories railleuses

La combinaison des différents éléments susmentionnés s'inscrivent dans une démarche plus large conduite par le satiriste. L'esthétique du genre satirique propose une activité imaginaire qui prend néanmoins nécessairement appui sur la réalité. De fait, c'est à une déconstruction du réel que se livre la presse satirique dans son traitement de l'actualité, permettant un discours à plusieurs niveaux de lecture.

Dès lors se profilent des difficultés d'ordre déontologiques. Considérant la nécessité d'implanter ses pratiques dans le réel, le journaliste travaille et manipule des faits. La presse satirique ne déroge pas à la règle, mais y apporte des modifications enclines à développer la dimension d'ambiguïté qui la caractérise. L'esthétique satirique naît d'élucubrations projetés sur le support de l'information. Ainsi se crée la formule satirique.

Illustration 19 : Le Canard enchaîné, édition du 12 juin 1968

Illustration 20 : Charlie Hebdo, édition du 23 janvier 2019

Sous le prisme linguistique, l'énonciateur (donc journaliste) produit un signifiant, sous les formes textuelle ou dessinée. Ce signifiant, qui revêt le discours du locuteur/énonciateur, œuvre ainsi à la déconstruction de sa cible, en l'occurrence la police. Le processus de déconstruction devient alors le point de rencontre entre le réel et l'imaginaire : la réalité se retrouve démantelée par l'apport d'éléments particuliers qui échappent au champ du réel.

La question revient ici à analyser les mécanismes de déconstruction du réel qu'usent tant *Le Canard Enchaîné*, *Charlie Hebdo* qu'*Hara Kiri* au sujet de la cible policière. L'information est traitée au travers d'un logiciel référentiel et parodique. Or, c'est le fait lui-même qui offre la possibilité aux satiristes de s'exécuter ; les journalistes tirent les ressources de leur exercice dans les failles que soumettent la cible. Dans une trajectoire similaire, l'appareil satirique déploie, par l'usage du dessin caricatural, un « texte second », cet « image du texte en ce qu'il est déchiré entre le regard et la parole, en ce qu'il se fait le lieu d'effectuation du dialogue ou des rapports de pouvoir entre l'image et le texte »[17], pour reprendre les explications d'Emmanuël Souchier. De fait la construction du réel au travers d'un discours crypté qui engage une « articulation entre symbolique et politique, entre matériel et textuel »[18], participe à l'éditorialisation de la presse satirique, dans le sens où elle permet et induit sa fonction moqueuse.

L'illustration n°20 souhaite se faire la démonstration de la violence policière en marge des manifestations des Gilets jaunes par l'intermédiaire de la déconstruction du réel. Ces manifestations ont notamment été le point départ d'une vaste polémique sur l'utilisation disproportionnée d'armes de la part des policiers, que nous avons déjà pu évoquer auparavant. L'éborgnement et la perte de mains dans les rangs des manifestants, qui furent un sujet précis au sein de l'actualité, motive la création d'un motif particulier pour rendre compte de ce même fait. La réalité est déconstruite, fournissant l'occasion d'une transfiguration support de la satire. De plus, le texte inclus corrobore cet état de fait d'une réalité sciemment étirée, à outrance, dans un angle satirique. Cette même logique dirige un article de Christophe Nobili, journaliste au *Canard enchaîné*. Il dissèque, dans « Ca crève les yeux ! » (annexe n°4), les modalités d'installation de caméras sur les forces de l'ordre décidé par le gouvernement alors que les plaintes se multipliaient, entre décembre 2018 et janvier 2019, à l'encontre de l'utilisation jugée dangereuse du LBD lors des manifestations. Christophe Nobili en moque surtout le principe, ralliant le champ lexical du cinéma et du divertissement : « Et prochainement sur vos écrans : pourquoi pas la caméra miniature intégrée dans la balle de caoutchouc ? »[19]. C'est en défaisant les nœuds de la politique appliquée que le locuteur prend appui

17 SOUCHIER Emmanuël, « L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale » in *Les Cahiers de médiologie* n°6, p. 145, 1998

18 *Ibid*, p.137

19 *Le Canard enchaîné*, 30 janvier 2019

pour porter son coup. Celui-ci se veut volontairement grotesque, résultante du traitement réalisé antérieurement qui a consisté à la mise en pièce de la réalité. Le journaliste répond de l'actualité par l'étirement ironique de cette même actualité. L'illustration n°19 prouve l'incorporation d'éléments symboliques pour éclairer l'actualité sous l'angle satirique. Ainsi, le garçon au bonnet phrygien, reflet de la Révolution française, abreuve une plante dotée de la même symbolique, puisque se dressant au-dessus des barricades de pavés, au nez et à la barbe d'un Général de Gaulle caricaturé. Faut-il comprendre ici la représentation symbolique qui prend place sur le terrain du réel : les barricades érigées au sein du Quartier latin au cours du mois de mai 1968, qui inspire sa phrase au président d'alors (« Un monôme ? »). La satire déploie ainsi un discours symbolique et allégorique qui tend à prouver la déconstruction du réel et sa symbolisation : le garçon se pose en représentant des espoirs révolutionnaires réprimés par la matraque de l'ordre. Les caricatures suscitent ainsi diverses résultantes pour le destinataire, comme peuvent indiquer les mots de Colin Seymour-Ure :

> « Ce sont des dessins qui pratiquent l'exagération et la distorsion dans un type de publication qui valorise la fidélité aux faits (jusque dans ses autres modes d'expression graphiques, en particulier, la photographie). Ils proposent un certain type de commentaire à la fois péremptoire, émotionnel et fonctionnant souvent à plusieurs niveaux de sens, juxtaposé à des articles éditoriaux qui mobilisent les conventions de la preuve et de l'exposé argumenté. Le dessin satirique est le vilain petit canard de la couvée. »[20]

Plus profondément, force est de constater que la satire repose sur des rapports dialogiques entre 3 protagonistes : le locuteur/énonciateur, la cible et le destinataire. Or, ce dernier tisse avec le locuteur, précisément, une relation particulière, car celui-ci développe un discours basé sur une imperfection volontaire.

20 SEYMOUR-URE Colin, « Le dessin satirique dans la presse britannique contemporaine » in *Mots. Les langages du politique* n°48, p. 55-56, 1996.

C. Un discours imparfait, ou le secret de polichinelle

Nous avons pu entrevoir jusqu'ici les relations tissées entre le journaliste satirique, bâtisseur d'une structure argumentative et narrative diluée au sein de signifiants, et le Policier, paré d'un statut de cible. Or, le journaliste satirique, comme membre à part entière de la famille journalistique et littéraire, écrit pour un destinataire : le lecteur. Plus précisément, le journalisme a pour réceptacle ce lecteur singulier, puisque s'attendant au récit et au traitement de l'actualité qu'il recherche en feuilletant le journal. Cependant, comme nous avons pu le constater, le journaliste satirique est doté des dimensions supplémentaires de l'implicite, de l'ambiguïté, de l'ironie. Force est de constater que c'est un dialogue particulier qui s'institue de fait entre le locuteur et son destinataire. Dès lors, la structure discursive mise en place par le satiriste peut se dévoiler comme une stratégie à des fins de compréhension spécifique à destination du lectorat de la satire. Un contrat tacite semble être signé entre le rédacteur qui, à charge d'implicite, délivre un discours codé, et le lecteur qui, à charge de sous-lecture, s'engage à combler les lacunes discursives en formulant une hypothèse personnelle en poursuivant la piste laissée par le rédacteur. Or, ce contrat satirique ne saurait se défaire des éclaircissements d'Eliseo Veron concernant l'irrémédiable « Contrat de Lecture » passé entre la presse, l'auteur de presse et le destinataire. D'abord théorisé dans le cadre des études menées sur les nouvelles problématiques liées à l'émergence du marketing de presse, en 1985, force est de constater que certains éléments soulevés par les analyses du sémioticien argentin se perpétuent :

> « Ce modèle du Contrat de lecture faisait l'hypothèse puissante de la mise en scène, dans l'espace sémiotique constitué par un titre de presse, d'une figure de l'émetteur (*versus* les producteurs effectifs de ces contenus : journalistes, rédactions, éditions mais aussi publicitaires et marques), d'une figure du destinataire construit (*versus* le lectorat effectif), d'une relation spécifique entre eux d'un monde construit déterminé, un univers de référence co-interprété en production et en réception. »[21]

Or, le destinataire de la presse satirique se distingue dans la mesure où il exerce un rôle actif dans l'élaboration de la finalité du message. Plus qu'un simple spectateur ou réceptacle, il dénote une dimension supplémentaire, suscitée par le journaliste qui lui incombe de clôturer son discours. Des outils et des conditions sont dès lors mis en œuvre. Certains exemples peuvent nous permettre d'illustrer ce principe.

21 GRANIER Jean-Maxence, « Du Contrat de Lecture au Contrat de Conversation » in *Communication et Langages* n°169, p. 52, 2011

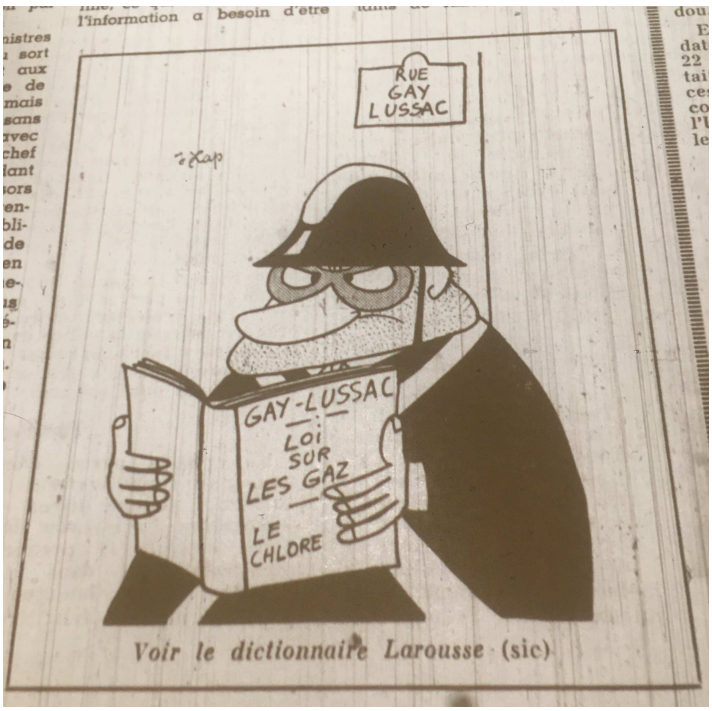


Illustration 21 : Le Canard enchaîné, édition du 15 mai 1968

La marque *(sic)* est une première particularité de ce dialogue entre locuteur et destinataire. Alice Krieg la définit linguistiquement :

> « Par nature, (sic) est une marque dont la valeur est clairement métadiscursive. […] L'autre emploi, dont les modes d'inscription sur la chaîne écrite ou parlée sont plus diversifiées, mais dont le discours indirect est sans doute le contexte privilégié, constitue une forme de modalisation autonymique, c'est-à-dire un mode de dire dédoublé par lequel l'énonciateur revient sur les mots qu'il utilise, la séquence ainsi glosée se trouvant alors à la fois en usage et en mention. »[22]

De fait, l'énonciateur laisse paraître un indice de la mise en doute de son propre discours. *(sic)* intervient comme un signe devant ébranler la parole même du journaliste. Ainsi, le lecteur est prévenu et doit recevoir l'information comme une donnée, mais surtout comme une donnée critiquable. En l'occurrence, au sein de l'illustration n°21, la satire s'attache à faire naître la raillerie par le truchement de la référence au dictionnaire Larousse et la définition du mot chlore, substance nocive que contient les gaz éjectés sur les manifestants rue Gay-Lussac, adjacente à la Sorbonne.

Un autre des outils utilisés est celui de l'ellipse temporelle. La figure de style procède à la mise en silence volontaire d'un événement passé auquel se réfère l'énonciateur. La tâche revient donc au lecteur de mettre la lumière sur le fait passé sous silence. Au sein de l'article du *Canard enchaîné,* intitulé « Les voltigeurs ressuscités » (annexe n°5), l'ellipse s'effectue de la façon suivante : « […] une bonne dizaine de cet acabit ont roulé les mécaniques, le 2 février, du côté des

22 KRIEG Alice « Vacance argumentative : l'usage du *(sic)* dans la presse d'extrême droite contemporaine » in *Mots. Les langages du politique* n°58, p. 16-17, 1999.

Champs-Élysées. Souvenirs, souvenirs... »[23] L'écho trouve une résonance dans les manifestations des gilets jaunes qui ont marqué l'avenue parisienne de leur passage entre les mois de novembre et décembre 2018, émaillé de violence urbaine et de brutalité policière incarnée par les « voltigeurs », brigades de police à moto dont le spectre remonte à mai 68. Le journaliste laisse ici la liberté au lecteur de se référer à ces événements, sous la formule sibylline de « souvenir ». C'est une certaine confiance que déploie le locuteur à l'égard de son destinataire, dont le rôle est de conquérir l'intelligibilité du texte et son discours. Surtout, le lecteur se révèle complice.

Néanmoins, face à l'étendue de la tâche lui étant assignée, le lecteur doit disposer de certaines compétences. Comme le précise Souleymane Bah, le destinataire de ce discours complexe doit exercer une « connaissance des règles de la langue, des niveaux stylistiques et des valeurs qui y sont attachées ou compétence linguistique ; de même, il lui faudra une compétence logique lui permettant de procéder à une anticipation sur les inférences à partir du discours, de la certitude ou du doute sur sa capacité à suivre le "'fil" du discours ; il lui faut également une compétence encyclopédique, indispensable, vaste domaine regroupant les savoirs culturels et idéologiques, réservoir fait de toutes les informations préalables, postulats silencieux, complexes de présupposés, conditionnements socio-économiques et socioculturels qui sont autant de références et d'horizons permettant l'intelligibilité de la totalité du message. A cela, on peut associer une compétence politique et idéologique, la connaissance des références politiques de la caricature. »[24] De fait, malgré les différents indices disséminés par l'auteur, le contrat requiert pour le lecteur des prérogatives indispensables au cheminement amenant à la compréhension complète du texte.
Par ailleurs, il est difficilement envisageable que le lecteur prétende vouloir dénicher une lecture favorable au corps policier dans les chapitres historiques retenus à l'analyse ici. Ce constat met en forme la fonction satirique : la satire se révèle secret de polichinelle, dans la mesure où le lecteur sait pertinemment que le signifiant revêt une deuxième épaisseur, à l'instar de la cible.

Conclusion provisoire

Prenant appui sur des procédés langagiers et rhétoriques emprunts du bel esprit, le discours satirique forge sa singularité par la création d'un esthétique particulière. En effet, la presse satirique investit le champ imaginaire dans le traitement de l'information. La mise en scène permet

23 *Le Canard enchaîné*, 9 février 2019
24 BAH Souleymane, La presse satirique en Afrique : un discours politique et une médiation culturelle pour la construction d'une identité, p. 118-119, 2004.

l'utilisation de symboles et d'une iconographie particulière pour moquer au sein de cette décomposition allusionnelle du réel. Renforcé dans sa dimension implicite, le discours constitue dès lors un terrain de jeu entre énonciateur et locuteur, ce dernier dissimulant son point de vue au sein du même discours. Le rôle du destinataire, le lecteur, est mis en lumière : armé de références, il a la tâche de décrypter ce discours sciemment imparfait lui étant transmis. Et force est de constater que l'imperfection volontaire du discours dénote un sens politique, comme peut l'expliquer Laurence Bertrand-Dorléac : « Oubliant les règles élémentaires qui président aux communications réussies, la plupart des dessinateurs satiriques préfèrent risquer de ne pas être saisis plutôt que de sombrer dans la mièvrerie et le consensus. »[25] Ainsi, la mise en scène formelle et de son propre discours laisse entrevoir la fonction satirique qui, derrière la raillerie et les mots d'esprit, s'attache à exercer sa parole et ses représentations polémiques.

25 BERTRAND-DORLÉAC Laurence, « L'histoire croquée sur le vif » in *Vingtième siècle, Revue d'histoire* n°27, p. 111, 1990.

III. La fonction satirique : du rire au politique

En amont de la structure argumentative se trouve, dans l'ombre de la montagne risible, le versant revendicatif du journalisme satirique. Ce dernier s'attache, au travers de cette argumentation cohérente composés d'éléments saugrenus, à remettre en question dans une dimension politique. La satire, par sa démonstration particulière, dresse une critique. Face à la cible policière, l'inflexion politique s'applique à creuser dans la définition de l'institution policière, intrinsèquement liée à un gouvernement et des hommes politiques. La presse satirique se fait ainsi l'incubateur d'enjeux multiples qu'il nous convient de mettre en lumière en tant que sa fonction.

A. Le masque contre la plume : un système de représentation revendicatif

La cible donnée constitue le réceptacle de la critique de la presse satirique. Dotée d'une représentation particulière, qu'elle soit textuelle ou dessinée, cette dernière supporte également une critique voilée derrière les éléments de raillerie. Pourrions-nous dire que l'auteur *charge* sa cible, pour reprendre la maligne expression de Souleymane Bah. La représentation satirique se double d'un message, et cet agencement soutient plusieurs enjeux.

L'objectif est didactique. Malgré une organisation alambiquée et des formules aux tournures sibyllines, la presse satirique recouvre l'ambition de transmettre un message à l'égard de sa cible. Ce message poursuit le registre recherché, la satire, et le but de dévoiler dans un discours lui-même voilé. Dès lors, la presse satirique aime jouer sur les apparences : en examinant la police, elle livre des discours qui vont d'abord se baser sur l'apparence donnée par cette cible. Par l'exagération de ce masque, la satire s'efforce de supplanter cette première couche et de creuser en direction du cœur. Pour délivrer son analyse, l'enjeu central revient à mettre en exergue le masque dont la presse satirique affuble sa cible.

Illustration 22 : Hara Kiri, édition du 19 juin 1968

Illustration 23 : Charlie Hebdo, édition du 30 janvier 2019

La question du masque est de fait saillante pour la presse satirique. Le masque, dont la définition renvoie à une apparence trompeuse, constitue en effet une proie privilégiée du prédateur satirique. C'est par un procédé de contournement que la satire prend souvent son ennemi à son propre jeu, ce qui laisse entrevoir le premier aspect de sa fonction. La démarche satirique enclenche effectivement une représentation qui entre en collision avec l'apparence trompeuse qu'elle perçoit dans la réalité, le but étant de mettre à bas le masque au travers de la création d'un masque satirique, c'est à dire caricatural. La presse satirique s'inscrit dans cette double dynamique pour remplir sa fonction, qui demeure traiter l'information dans un registre satirique, revenant à critiquer et remettre en cause. La prééminence de la question du masque prend ici tout son sens.

Les illustrations ci-dessus (n°22 et 23), qu'elles s'attaquent à un CRS classique ou la ministre à l'égalité des sexes du gouvernement d'Édouard Philippe, Marlène Schiappa, démontrent la force du procédé. Toutes témoignent de prime abord des procédés antérieurement examinés, tels que l'esthétique propre à la satire ou sa structure argumentative. Ces éléments bâtissent l'édifice fonctionnelle, menant d'une recherche de passage de l'esprit comique à l'esprit revendicatif. La caricature de Marlène Schiappa tait son intention première. La puissance de ces deux textes satirique réside dans leur offensive contre le masque. La déconstruction du réel achemine les éléments permettant au discours satirique de se placer symboliquement au-dessus de ses sujets : le journaliste satirique arbore son propre masque. Cette mise en scène métadiscursive offre ainsi la possibilité, au travers de l'implicite qu'impose ce masque, de faire la critique de la cible donnée. La

ministre, à l'apparence monstrueuse sous des traits grossiers, voit son masque tombé, c'est-à-dire sa supposée complicité occultée des actions policières par ses responsabilités au sein du gouvernement. Le discours satirique s'incorpore au sein de la phrase attribuée à la ministre (« Je m'engage pour la parité entre hommes éborgnés et femmes éborgnées »). Cette allocution, n'ayant jamais été formulée par Schiappa, veut se faire la preuve imaginaire de sa responsabilité dans les violences policières de fin 2018. Le coup est porté, la défense de la ministre ayant été abaissée par l'usage de la structure discursive de la presse satirique. La satire veut ainsi lire entre les lignes de la réalité, imaginant un univers parallèle dans lequel les véritables visages se découvrent par le destinataire. La définition du genre se vérifie ainsi, dans le sens d'une démonstration des vices des contemporains par l'intermédiaire d'une illustration. Similairement, Maurice Grimaud essuie une volée de bois vert de la part du *Canard enchaîné* peu avant les événements de Mai 68, préfigurant le traitement médiatique dont il va faire l'objet suite à la gestion brutale des manifestations. Les ridicules informations relatées au sein de l'article « Grimaud passe à l'action » (annexe n°6), publié dans l'édition du mercredi 24 avril 1968, conduisent à la conception d'un personnage à l'esprit rigide et conservateur, ridicule de son traditionalisme jusqu'au-boutiste. Le discours satirique constitue le vecteur entre ces informations et le personnage qu'est devenu Maurice Grimaud par l'intermédiaire de ce même discours. Or, les éléments relatés montrent un aspect grotesque, tel les restrictions de la taille des chapeaux dans les salles de spectacle et le nouveau plan d'urbanisme pour supprimer les « points chauds de la capitale ». Puisque l'intérêt de Grimaud est sécuritaire, le sarcasme du *Canard enchaîné* se déploie : « Allons ! Rien n'est négligé pour rendre la capitale plus salubre, les rues plus sûres, la circulation plus fluide. Chapeau ! Chapeau ! Monsieur Grimaud ! »[26] Sous les airs d'un haut-fonctionnaire aspirant à réformer la capitale parisienne, le sous-texte vise à démasquer et la critique implicite est désormais manifeste. La caricature de Wolinski est également une preuve tangible de l'importance de cette question du masque dans le discours satirique. Le célèbre caricaturiste de C*harlie Hebdo* offre un justificatif ironique à un CRS soucieux de légitimer les violences dont il est responsable. De fait, l'auteur ôte le masque de l'agent pour mieux porter son coup.

En outre de l'apparence, la question du masque est sensible dans la dénomination de la cible. La mise en scène est alors placée au service de la fonction satirique grâce à l'invocation de patronymes incongrus. La combinaison de plusieurs éléments déclenche l'action de nommer, et ces éléments ne pas sont pas étrangers à une dimension symbolique. Ceci est particulièrement patent vis-à-vis des hommes politiques :

26 *Le Canard enchaîné*, 24 avril 1968

> « On peut soutenir que la désignation des acteurs politiques est affaire de stratégie, parce qu'elle est riche d'enjeux (symboliques et donc politiques) et que les luttes politiques prennent aussi l'aspect de luttes autour de la désignation de ceux qui sont socialement habilités à faire de la politique. Le patronyme n'est pas ce marqueur neutre tyrannique qui s'imposerait à tous les locuteurs. Sa rigidité n'est que relative : surnom, diminutifs, prénoms... il y a place pour d'infinies variations dont on ne peut a priori ignorer ni les usages stratégiques ni les enjeux politiques. »[27]

Aussi, l'intérêt satirique du patronyme est dénoté : le nom, alors qui devrait servir initialement à la sacralisation ou à la familiarisation du personnage politique auprès des électeurs, va être utilisé pour ridiculiser la cible. Par la même, le masque qui recouvre la dénomination politique va tomber. Le recours à des patronymes dans le champ lexical policier est particulièrement intéressant, puisqu'il veut démontrer le partage des attributs de brutalité ou les stratégies de diversion de la violence. Pour exemple, l'invocation de Maurice Grimaud dans les articles satiriques s'accompagnent fréquemment d'une formule du préfet de police, dont les journalistes l'annoncent comme son titre : « “l'incendie a été circonvenu“ », que l'on peut retrouver au sein de l'article « Grimaud passe à l'action ». Le haut-fonctionnaire déclare sous cette formule la répression des événements de mai 68 de laquelle il était chargé. Or, la phrase pointe une volonté sciemment énigmatique, délivrant un message codé et paré d'un sens militaire dans la mesure où les événements ont été considérés comme une menace (« incendie »). De fait, l'usage de ce patronyme veut démontrer la nature militaire du préfet de police, quitte à remplacer son nom par cette formule condensant ses faits et faisant tomber son masque. L'effet de répétition, chaque invocation de Grimaud étant accompagné de sa formule, ajoute à cet effet de ridicule et renforce la fonction satirique.

Ainsi, force est de constater que la fonction satirique s'incarne tout d'abord dans les considérations satiriques apportées à la question du masque. Pont indispensable au passage du rire au politique, le masque se fait aussi l'outil d'une transfiguration importante dans le discours satirique : en tant que force de l'ordre, la police se fait la main armée d'un gouvernement. Un prolongement qui, dans la satire de la police, se révèle immanquable dans la perspective satirique.

27 LE BART Christian, « Nommer les hommes politiques : identités prescrites, stratégiques, polémiques » in *Mots. Les langages du politique* n°63, p. 127, 2000.

B. La police comme force de l'ordre : la presse satirique, ou la subversion politique comique

Comment, en effet, rendre à la police toute sa complexité symbolique ? Chargée prévenir le danger au sein d'une société, elle assure une ressource inépuisable pour les romanciers et journalistes[28]. L'institution policière recouvre, comme l'explique Jean-Marc Berlière, une double dimension, réelle et fantasmée[29]. Ces deux versants interagissent dans l'imaginaire collectif et donnent naissance à une entité hybride, dont il est difficile d'ébaucher le profil type. Reste que certains de ses aspects ont été retenus par la presse satirique, et cette sélection n'est pas anodine : la police est un outil éminemment politique, dans la mesure où elle incarne la défense et du maintien de l'ordre. Si la presse satirique prend pour cible la police, c'est donc aussi pour mettre en organisation une incrimination politique sous l'angle comique.

Nombre des caricatures paraissant dans les trois journaux soumis à l'étude mettent en scène des personnages politiques à l'occasion d'un sujet sur la police et ses bavures. Emmanuel Macron, Maurice Grimaud, Georges Pompidou ou Charles Pasqua figurent, chacun dans leur époque et contexte, comme des responsables des violences policières ayant ponctué le paysage français contemporain. Toutefois, le Général de Gaulle paraît être une figure dotée d'une longévité apparente sur le sujet, expliquant notre choix de d'abord ancrer notre étude sur celui-ci.

Illustration 24 : Le Canard enchaîné, édition 15 mai 1968

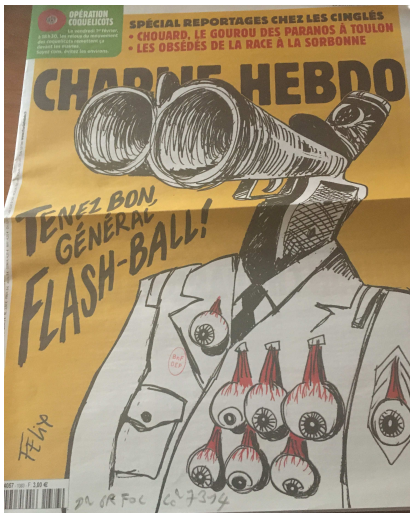


Illustration 25 : Charlie Hebdo, édition du 23 janvier 2019

28 BERLIERE Jean-Marc, « Police réelle et police fictive » in *Romantisme* n°79, p. 84-87, 1993.
29 *Ibid*, p. 80

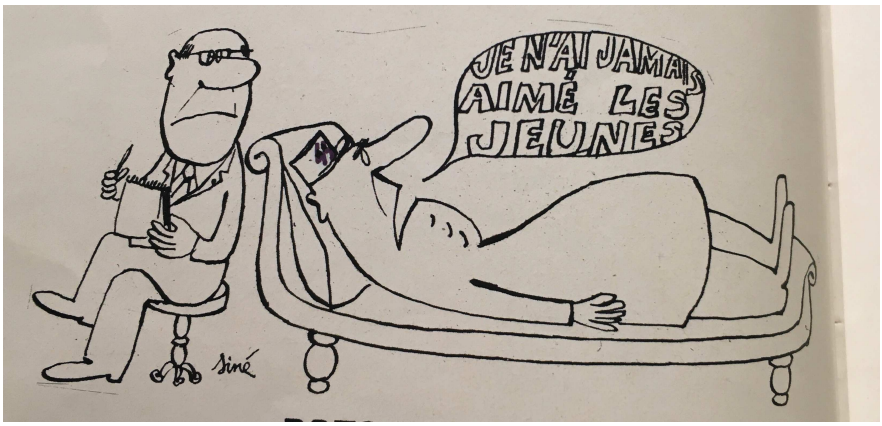


Illustration 26 : Hara Kiri, édition de juin 1968

Comme l'illustre les images sélectionnées ci-dessus (n°24, n°25 et n°26), Charles de Gaulle a été largement pris pour cible au sein du discours satirique placé dans la veine de notre sujet. De 1968 à 2018, le Général de Gaulle est une représentation tenace d'un maintien de l'ordre musclé, ce qui n'est pas aller sans susciter les railleries de la presse satirique. Le choix de porter l'attention sur le chef de l'Etat en mai 1968 relève de la fonction politique de la presse satirique, et ce pris-parti parmi de fait d'illustrer ce versant militant.

L'illustration du *Canard enchaîné* (illustration n°24) s'amuse à costumer le Général de Gaulle en CRS, à l'occasion de la visite de l'université parisienne de la Sorbonne, symbole des révoltes de Mai 68. Cette « tenue officielle du Quartier latin » veut se faire la preuve imagée du rôle du Général de Gaulle dans la répression des événements. Par ailleurs, on représente un immense Général de Gaulle, porté une omniscience et une omnipotence raillées, infantilisant par la même son Premier ministre Georges Pompidou. Cette représentation ridicule est largement reprise par la presse satirique[30]. La représentation est affinée par celle d'*Hara Kiri*, dont le caricaturiste Siné montre un Charles de Gaulle n'ayant « jamais aimé les jeunes ». Les violences policières seraient dès lors la résultante du caractère de la cible satirique. La responsabilité du Général, montrée textuellement et en dessin, connaît un prolongement jusqu'en 2018, où un sorte de tradition gaullienne semble éclore : le « Général Flash-Ball », que l'on reconnaît à son képi aux 2 étoiles, voit ses yeux remplacés par l'arme, alors que les décorations ont été remplacés par de même globules appartenant aux manifestants éborgnés. La démarche est claire : le Général de Gaulle constitue l'incarnation, dans le discours de la presse satirique, de la répression policière du fait de sa responsabilité étatique et de son rôle d'instigateur des violences.

Or, invectiver de la sorte un chef d'État, doublé d'une personnalité historiquement considéré

30 DELPORTE Christian, « Le monstre bicéphale. L'exécutif dans le dessin du Canard enchaîné (1959-1981) » in *Matériaux pour l'histoire de notre temps* n°28, p. 47-48, 1992.

dans l'imaginaire français, comporte un enjeu particulier. Au travers de son discours et de ses représentations, la presse satirique fait entendre sa voix dans un champ politique. Les censures, décidées par le Général de Gaulle, qu'ont essuyées les 3 journaux, sont à cet égard évocatrices. Le discours satirique se fait donc contestateur, réprobateur face à la politique appliquée. Le rire offre les outils de compréhension d'une opposition politique savamment orchestré au sein de la structure satirique. L'information devient dès lors instrument d'une démarche politique dans une dimension subversive.

En parallèle de la caricature, qui octroie une vision imagée de son discours, la forme textuelle de la presse satirique participe tout autant à l'aventure subversive sur un plan politique. Les articles satiriques aiment à dévoiler, pour exemple, la collusion entre politiques et policiers. Un article publié dans l'édition du 9 janvier 2019 du *Canard enchaîné*, intitulé « L'enclave de Toulon » (annexe n°7) est une éclairante preuve de cette tournure en ridicule : la distanciation comique entre la citation invoquée et la réalité des faits souligne la volonté d'ébranler un pouvoir dont le discours semble s'attacher à écarter sa responsabilité. L'article prend appui sur la diffusion d'images d'un commandant de police toulonnais passant à tabac des Gilets jaunes, en marge d'une manifestation. Alors que l'enquête lancée par l'Elysée témoigne de l'appartenance aux courants d'extrême droite de ce gradé de la police nationale, et qu'un conseiller du président est cité de la manière suivante : « Il ne faut pas oublier que 60% des flics ont voté FN au premier tour des présidentielles », l'article se montre d'une cinglante souplesse dans sa conclusion, témoin de sa subversion politique : « Il ne faut oublier non plus que ce commandant de police fait partie de la dernière promotion de la Légion d'honneur... »[31]

Un dialogue imaginaire (annexe n°8), publié dans l'édition du 12 juin 1968, entre le journaliste et le préfet de police de Paris, Maurice Grimaud, s'inscrit dans cette même veine revendicative : le haut-fonctionnaire essuie une dérision féroce par ses démonstrations loufoques et ses conceptions alambiquées du maintien de l'ordre :

> « La vérité, la voici : les grenades lacrymogènes ne peuvent absolument pas nuire à la santé. C'est rien que du bon, que du naturel, ça ne peut pas faire du mal. Mais il faut bien viser l'oeil. Si vous ratez, vous risquez que le type la ramasse et vous la renvoie en pleine poire. Que voulez-vous, ce sont les petits inconvénients de notre beau métier, conclut M.Grimaud avec un grand sourire plein de charmante modestie »[32]

La satire l'assimile à un préfet aux techniques énigmatiques et aux justifications évasives des violences commises en mai 68 :

> « Nous avons des procédés bien plus efficaces pour séparer le bon grain de l'ivraie. Ecoutez-voir. […]

31 *Le Canard enchaîné*, 9 janvier 2019
32 *Hara Kiri*, 12 juin 1968

> Tout étudiant trouvé porteur d'un ou plusieurs pavés portant en creux le profil d'une agent des forces l'ordre […] sera considéré comme enragé et traité comme tel. De même tout étudiant qui ressemble au Général de Gaulle et qui, vérification faite, n'est pas le Général de Gaulle. De même tout étudiant porteur de fausses dents (c'est que les vraies auront été cassées par un agent des forces de l'ordre). »[33]

Compte tenu de ces caractères, la mise en scène décèle en réalité une remise en cause du préfet de police, dont les pratiques et l'état d'esprit sont à l'origine de la répression. L'institution policière se révèle ici au sein du discours satirique : la hiérarchie, sadique et brutale, donne l'ordre de la répression aux agents. C'est le système policier dans son intégralité qui est bousculé et pointé du doigt par la presse satirique, qui donne à lire des légitimations fantasques mais qui souligne, implicitement, l'animosité et la brutalité qui animent les forces de l'ordre.

La dimension subversive à l'égard des forces de l'ordre et de l'extension de cette critique, adressée à des hommes politiques et chef de gouvernement, double le discours satirique d'une dimension pleinement politique. Si l'accent se fait séditieux, force est de constater que cette dimension politique revêt notamment une puissance de dénonciation, ce que André Labarrère envisage dès 1965 comme un « phénomène, assez évident au demeurant, qui veut que *Le Canard enchaîné* soit un peu un exutoire pour l'anarchiste qui sommeille dans tout Français moyen, le Pouvoir considérant en fin de compte le journal et cet anarchiste en puissance qu'il satisfait comme un mal nécessaire. »[34]

33 *Hara Kiri,* 12 juin 1968
34 LABARRERE André, « Analyses de presse » in *Communications* n°5, p. 136, 1965.

C. Railler, pour mieux dénoncer

La subversion politique a pour corollaire la constitution du locuteur en tant que contestataire. De fait, la presse satirique fait œuvre de critique à l'égard de la police, mais aussi, plus profondément, des gouvernements qui s'appuient sur l'institution policière pour préserver l'ordre social. Alors que le Général de Gaulle perçoit une « chienlit » dans les événements de Mai 68, la presse satirique s'incorpore dans le mouvement soixante-huitard ; alors qu'Emmanuel Macron dégage le courage et l'abnégation des forces de l'ordre face aux Gilets jaunes, *Le Canard enchaîné* et *Charlie Hebdo* s'amuse et s'insurge des éborgnements et d'un usage disproportionné de la force par les effectifs policiers. Dès lors, la satire s'allie avec une dénonciation détournée, faisant prendre à la presse satirique un rôle éminemment politique.

La police, par sa définition et ses représentations, devient un instrument pour la pratique satirique : conséquence de la structure argumentative et de l'imaginaire satirique, la police octroie les outils les plus enclins à la représentation de l'État policier. La satire se saisit pleinement de cette dialectique pour exprimer son discours dénonciateur et corrosif. L'exemple des représentations de l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF) à l'occasion des événements de mai 68 fournissent des exemples étayant notre analyse. Établissement public créé en 1964, l'ORTF avait pour mission la tutelle des supports radiophoniques et télévisuelles publics ainsi que la production audiovisuelle nationale et régionale. L'État possédait ainsi une mainmise complète sur l'information, ce à quoi la couverture médiatique des événements de mai 68 fut un sujet propice à la presse satirique française.

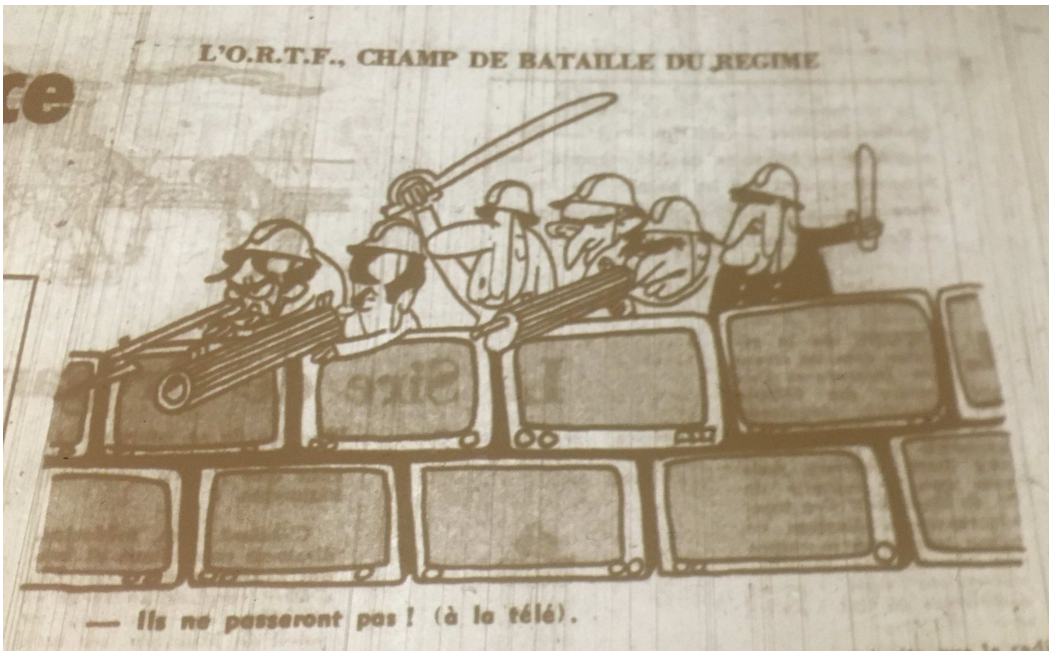


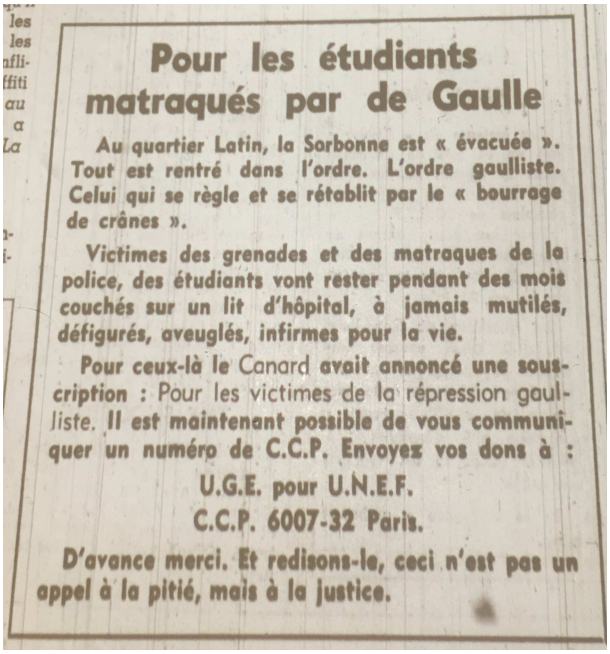
Illustration 27 : Le Canard enchaîné, édition du 24 avril 1968

La détention de l'information consacrait pour les satiristes la réalité d'un État policier et censeur qu'il fallait rapporter. Quand la barricade de postes de télévision est ardemment défendue par les membres du gouvernement de De Gaulle, la satire met en scène « *le champ de bataille du régime* » (illustration n°27) et veut démontrer, par la même, la nature métaphraste et belliqueuse du gouvernement. La manœuvre prend immédiatement une tournure politique par l'exposition de cette opposition à la politique mise en place par l'intermédiaire de l'ORTF et qui adopte les allures des événements urbains : foncièrement policiers. *Le Canard enchaîné* s'est en réalité fait une spécialité de dénonciation de l'identité militaire du Général de Gaulle, et voyait l'ORTF comme le support privilégié des manières brusques et omnipotentes de « Mongénéral », comme aimaient le désigner les rédacteurs du *Canard*[35]. Un article d'Henri Jeanson autour de la célèbre affiche des Beaux-Arts de Mai 68, publié le 5 juin 1968 et intitulé « ‘‘La police vous parle tous les soirs à 20 heures‘‘ » (annexe n°9) , renforce le constat dressé. Le ton y est acerbe et polémique, ponctué des éléments satiriques incorporés ça et là. Le contexte de la grève émise par l'intersyndicale au sein de l'organisme public a poussé à la rédaction de l'article, soucieux de démontrer le comportement pratiquement dictatorial de Charles de Gaulle à l'encontre des grévistes, comme tend à l'affirmer le traitement réservé au journaliste Emmanuel de La Taille : « Cette liste noire *[de journalistes réfractaires à la politique éditoriale menée au sein de l'ORTF]* n'a pas été prise par le Général avec des pincettes mais en considération, car le Général n' a jamais été dégoûté. La nausée, connais pas. Pour lui la soupe est bonne – surtout quand elle est empoisonnée »[36] Par l'éviction de l'un des protagonistes principaux de la protestation de l'ORTF vis-à-vis du poids gouvernemental dans l'éditorialisation des supports télévisuels français, le journaliste satirique dénonce sans vergogne l'attitude du Général et l'embrigadement de la communication à l'échelle étatique : « La flicaille sait reconnaître ceux qui ne sont pas les siens. »[37] Le président, bardé de son comportement brutal, se dissimule à la tête de ce terme premier, « flicaille ». L'attaque est lancée, n'occultant presque nullement son caractère militant. Cette radicalisation du discours satirique à l'occasion des événements de mai 68, mettant en lumière son caractère politique et revendicatif, se vérifie d'autant plus par des appels au don pour les étudiants blessés lors des émeutes (illustration n°28), ou par la publication de revues de presse dans lesquelles figurent les témoignages de victimes de violences policières. Ainsi, dans « Témoins à charges de police » (annexe n°10), publié le 15 mai 1968, *Le Canard enchaîné* se dépouille de ses accents satiriques, sans toutefois céder à une écriture journalistique classique puisque recourant à l'exercice de la revue de presse, pour s'attacher à la

35 MARTIN Laurent, « De Gaulle et Le Canard enchaîné : je t'admire, moi non plus » in *Sociétés et représentations* n°36, p. 116-120, 2013.
36 *Le Canard enchaîné*, 5 juin 1968
37 *Id.*

dénonciation :

> « Un lecteur de *Combat* (11-12. 05), pour sa part, raconte qu'il regagnait son domicile, rue d'Assas, avec sa femme et un ami allemand, lorsque, brusquement, les policiers ont chargé carrefour Maubert :
> "Nous étions, alors, distinctement isolés de la manifestation... Notre ami a suivi. Il a été la première victime. Une dizaine de policiers l'ont systématiquement matraqué, jusqu'à ce qu'il s'écroule... Ensuite, ils m'ont à moitié assommé. Mais cela ne leur suffisait pas. Ils ont également tenté de frapper ma femme, visiblement enceinte..." »[38]



Pour les étudiants matraqués par de Gaulle

Au quartier Latin, la Sorbonne est « évacuée ». Tout est rentré dans l'ordre. L'ordre gaulliste. Celui qui se règle et se rétablit par le « bourrage de crânes ».

Victimes des grenades et des matraques de la police, des étudiants vont rester pendant des mois couchés sur un lit d'hôpital, à jamais mutilés, défigurés, aveuglés, infirmes pour la vie.

Pour ceux-là le Canard avait annoncé une souscription : Pour les victimes de la répression gaulliste. Il est maintenant possible de vous communiquer un numéro de C.C.P. Envoyez vos dons à :

U.G.E. pour U.N.E.F.
C.C.P. 6007-32 Paris.

D'avance merci. Et redisons-le, ceci n'est pas un appel à la pitié, mais à la justice.

Illustration 28 : Le Canard enchaîné, édition du 12 juin 1968

Par ailleurs, l'étude de la trajectoire dans laquelle s'engage la presse satirique durant l'année 1986 peut apporter d'autres éléments à notre analyse. En effet, à la lecture des articles du *Canard Enchaîné*, notamment, se dégage une dialectique particulière. Cette dernière fait particulièrement ressortir la représentation d'une police aux actions répressives ciblées, en lien avec un racisme que couve en parallèle l'État et son ministre de l'Intérieur, Charles Pasqua. Une violence policière et raciste qui connaît son paroxysme, selon la presse satirique, lors de la mort de Malik Oussekine en décembre 1986.

Depuis plusieurs années déjà, *Le Canard enchaîné* se fait l'écho de l'exercice d'une brutalité particulière au sein des banlieues urbaines. Laurent Greilsamer, journaliste au *Monde,* en avait dressé une liste non-exhaustive dès août 1986[39]. De fait semble se dessiner une nouvelle facette de la réalité policière : la bavure. La notion renvoie au dépassement des fonctions ou à l'abus des prérogatives admises dans les compétences du Policier. Le théâtre nouveau des bavures, les

38 *Le Canard enchaîné*, 15 mai 1968
39 GREILSAMER Laurent, « Mort sur simple soupçon » in *Le Monde*, 1986

banlieues à la population à majorité d'origine immigrée, « ces espaces de souveraineté policière (…) où "la décision policière a valeur de décision souveraine, et où les individus qui s'y trouvent ont une chance non négligeable d'être objets d'un mode ancien d'exercice de la souveraineté, l'atteinte au corps" »[40], dénote pour la presse satirique une brèche dans laquelle s'engouffrer ; une occasion pour dénoncer ces phénomènes abusifs de la part des forces de l'ordre.

L'introduction de l'article intitulé « Ciel, mon Pasqua ! » (annexe n°11), publié le 13 août 1986 dans *Le Canard enchaîné* fait ainsi référence à la mort de William Normand, tué par les balles du gardien de la paix Eric Laignel à Fontenay-sous-Bois en août 1986. Alors qu'il remontait une rue en sens interdit, le motard, que le policier croyait être un voleur à l'arraché, fut exécuté par l'arme de service de l'agent. Le justificatif émis par le policier, puis relayé par la hiérarchie policière, fut celle de « légitime défense ». Cet élément, assorti de plusieurs cas similaires dans les circonstances des drames, fournit l'occasion de la dérision du *Canard enchaîné*, comme l'illustre cet article :

> « A deux pas de chez nous. Dans la plus proche banlieue. Les policiers n'aspergent pas de gaz lacrymogène à tous les coins de rue les motards qui remontent les sens interdits, comme à Fontenay-sous-Bois, après au préalable les avoir abattu comme des lapins. Du moins pas encore. Et les plus hautes autorités du pays en matière de police ne s'acharne pas à salir la mémoire de la victime comme si cela allait rendre son innocence au tueur »[41]

La bavure policière est prise pour cible, mais c'est aussi la légitimation de l'acte qui suscite l'indignation implicite de la presse satirique. Là encore la collusion entre policiers et politiques est mise en perspective, dans la mesure où le gouvernement « couvre » des agents et gardiens de la paix pourtant mis en cause par la justice lors de cette affaire Normand. Cependant, ce même corps judiciaire est pris à parti dans d'autres articles du *Canard*. Dans son édition du 24 décembre 1986, le journal publie l'article « Malik : aucune charge n'a pu être retenu contre la victime » (annexe n°12), texte au vitriol satirique dirigé contre le corps judiciaire :

> « Michel Jeol, procureur de la République de Paris, ne croyait pas un mot de son communiqué, diffusé samedi après-midi, et annonçant, en substance, que le jeune Malik ne serait pas mort des coups reçus mais d'une "décompensation cardiaque". Quelques heures auparavant, ce magistrat soutenait devant quelques-uns de ses collaborateurs une opinion rigoureusement inverse. »[42]

Cet article relate la dépendance du procureur au ministère de la Justice, où le Garde des Sceaux Albin Chalandon est déterminé à mettre en cause l'attitude de la victime de manière à légitimer l'action policière. De fait, un système global de défense de la police se profile, ce que cherche à dénoncer *Le Canard enchaîné*. Il faut notamment tirer l'opinion du journal, qui décèle dans la mort de Malik Oussekine le symbole de ces bavures policières. La caricature assignée à l'article illustre le pan raciste de cette bavure. Par l'intermédiaire de la mort de Malik Oussekine, la presse satirique a

40 JOBARD Fabien, Bavures policières ? La force publique et ses usages, 2002
41 *Le Canard enchaîné*, 13 août 1986
42 *Le Canard enchaîné*, 24 décembre 1986

pu répondre à une dynamique double : mettre en lumière la multiplication les bavures pour « délit de sale gueule » par l'usage de l'implicite et de la caricature (illustration n°29) ; dénoncer le traitement défensif systémique de protection de la police vis-à-vis de ses bavures par l'usage de la dérision.

Illustration 29 : Le Canard enchaîné, édition du 24 décembre 1986

Cette trajectoire satirique et contestataire se poursuit en 2018, à l'encontre d'Emmanuel Macron et de l'utilisation supposée politique de la répression des actes des Gilets jaunes entre novembre 2018 et février 2019.

Alors que le président de la République rappelait son soutien aux forces de l'ordre, le chef d'Etat a partagé la table de déjeuner des CRS dans une caserne parisienne le 3 décembre 2018[43]. La caricature du *Canard enchaîné* (illustration n°30) veut attester, surpassant le simple soutien, de l'encouragement du président à ses forces de l'ordre. Dans la formule « Parce que samedi prochain, il va vous falloir des forces... » se lit l'adhésion présidentielle aux violences perpétrées. Si la police est son bras armé, elle est aussi un instrument politique que la presse satirique souhaite souligner. La caricature publiée par *Charlie Hebdo* dans son édition du 23 janvier 2019 (illustration n°31) témoigne de cette logique politique et électoraliste adossée à la répression policière : la caricature d'Emmanuel Macron est projetée dans les sondages grâce à l'appui d'un LBD, dont nous connaissons déjà la symbolique durant la période à l'étude. La presse satirique dénonce ainsi l'instrument politique que constitue la police aux mains du gouvernement.

43 *RTL,* « Gilets jaunes : Macron a déjeuné avec des policiers mobilisés à Paris », 3 décembre 2018

Illustration 30 : Le Canard enchaîné, édition du 5 décembre 2018

Illustration 31 : Charlie Hebdo, édition du 23 janvier 2019

Conclusion provisoire

Pour conclure cette troisième et dernière partie, force est de constater que la police permet à la presse satirique d'accomplir sa tâche, qui est celle faire transmettre, au travers d'une structure langagière et discursive, une opinion politique. La notion du masque est saillante dans le discours satirique car elle est une passerelle entre l'invocation d'une symbolique, iconographique notamment, et la mise en lumière de cette opinion. De fait, l'opinion se fait surtout opposition acerbe et incongrue par les représentations formelles et textuelles. Elle prend notamment le virage de la subversion : les attaques contre Charles de Gaulle, pour exemple, marquent la naissance d'une véritable critique tant de la personnalité de la cible, de sa conception du pouvoir que des différents pans de la politique mise en place. La police est alors à la fois une représentation du pouvoir dans sa brutalité, le bras armé des mesures adoptées par les gouvernements et le membre d'un système étatique faisant la prévention de son ordre institutionnel. Figure d'opposition, la presse satirique se fait également militante dans la mesure où elle se fait force de dénonciation à l'égard des agissements de la police et du pouvoir. La notion de « bavure » et la conception du dépassement des prérogatives intégrées à la fonction policière est l'un des sujets ayant suscité la dénonciation railleuse de la presse satirique, tout comme l'utilisation politique de ces violences policières.

Conclusion générale

La presse satirique doit-elle se résoudre à se résumer à un simple « *coup de poing dans la gueule* » ? L'exposé s'est efforcé de démontrer la complexité que recouvrait ce registre de presse qui, sous couvert d'une simplesse comique savamment distillée, manifeste un enchevêtrement de pratiques et d'enjeux abscons.

Cette presse montre tout d'abord des pratiques langagières particulières. Dernier chaînon d'une longue tradition, elle a conservé le principal trait caractéristique du registre satirique, en lien avec sa nature, qui est celui de mêler l'esprit aux mots. Cet alliage est le cœur de la presse satirique, ainsi que sa colonne vertébrale. Dès lors se manifeste une littérature railleuse dont les émanations langagières et iconographiques ne seront jamais plus innocentes. Ainsi, le policier se transforme en Policier. La cible, dépersonnalisé et chargé de stéréotypes, devient un système de référence dévolu à la plume satirique. Mais l'esprit moqueur se manifeste dans l'agencement syntaxique de ses textes : le jeu de mots, marqueur de l'accent comique, a pour but de déclencher le rire à l'égard de la cible. Additionnés aux représentations, les mots composent l'armada satirique. Cet appareil constitue le socle d'une rhétorique empruntant la voie du sarcasme. Appuyée par des procédés et des figures de styles précises, cette dimension rhétorique met notamment en avant l'équivoque du rire au sein du discours satirique. La puissance octroyée aux mots et aux représentations constituent de fait, non seulement l'ADN de la presse satirique, mais aussi sa colonne vertébrale.

En effet, cet esprit satirique tire à boulets rouges sur la cible policière dans une dimension emprunte d'imaginaire. Nourrissant d'autant plus son versant iconographique, la presse satirique use notamment de la mise en scène pour mettre en porte-à-faux. Le poids symbolique est ici prégnant, dans la mesure où la structure énonciative simule de manière à tourner en ridicule. Une esthétique satirique est dès lors esquissée, et par laquelle les journalistes et caricaturistes distordent la réalité et exacerbent les vices dans un discours qui devient progressivement apparent. Ainsi, ce passage de la plume à l'imaginaire suppose une démarche entreprise par le satiriste de déconstruction de la réalité. La création de signifiants, textuels ou dessinés, traque les failles proposées par la cible et prend appui sur le réel pour lancer sa flèche. La réalité est démantelée en éléments sujets à l'entreprise satirique, soulevant ainsi la figure double du satiriste, tant énonciateur que locuteur. Le point de vue dissimulé est par conséquent laissée à la charge de l'appréhension du destinataire, le lecteur. Le discours satirique est une discours sciemment imparfait, puisque c'est au lecteur qu'incombe la tâche d'éclaircir le message véritable que développe l'article ou la caricature.

Finalement, la fonction satirique se dévoile ici. Visant à l'implicite et à la mise en mise en scène

pour critiquer l'institution policière et ses agents, la satire s'inscrit dans une perspective éminemment politique. C'est tout d'abord à la conception du masque que la presse satirique s'attache à pilonner. Sous les saillies ironiques se dessine l'incrimination de l'apparence trompeuse que revêtent la cible donnée, la police, et le pouvoir observé comme complice des exactions de son service de maintien de l'ordre. De fait, le schéma tend à démontrer une connivence entre l'institution policière et l'Etat. Aussi, la presse satirique interprète une partition subversive dans une dimension politique. La figure du Général de Gaulle est un exemple pourvoyeur du mécanisme fonctionnel satirique mis à l'oeuvre : la caricature dressée du chef d'Etat dépeint à la fois la doctrine qui régit sa la politique gaulliste et les pratiques d'une police qui reflète le Général. La critique dissimulée dénote ainsi une opposition politique dont la police, par ses actions et son idéologie, dispense des outils fertiles au discours de la presse satirique. La contestation se conjugue finalement avec la dénonciation et un militantisme qui déteint à l'occasion d'épisodes particuliers. L'année 1986, où la « bavure policière » se conceptualise au regard d'une concentration d'éléments à charge contre la police, ou bien la répression violente qu'a subi le mouvement des Gilets jaunes entre les mois de novembre 2018 et de février 2019 particulièrement ont été l'allumette embrasant la mèche de la dénonciation ironique de la presse satirique. L'ambiguïté du discours relevait effectivement de l'imputation de gouvernements, coupable de couvrir l'institution policière et d'utilisation de cette dernière à des fins électoralistes. Ainsi est mise en lumière la part nécessairement critique que comporte la satire ; politique et sociale que comporte la presse satirique. Cette dernière joue le rôle d'un certain contre-pouvoir, dont la force d'opposition provient de l'appareil discursif mobilisé et silencieux.

Force est de constater que, au sein des pratiques et du système discursif organisé par la presse satirique, le grotesque se prête donc au jeu de l'opposition politique, que la dérision engage l'attaque et l'invective, que l'ironie s'harmonise avec la contestation. Cette puissance littéraire et journalistique décèle une forte capacité de nuisance à l'égard des pouvoirs et des entités institutionnelles. Et ces derniers l'ont bien compris : les censures nombreuses, les mises en accusation vieilles et récentes, mais aussi l'attentat terroriste contre la rédaction de *Charlie Hebdo* du 7 janvier 2015 attestent de leurs capacités auprès de l'opinion, de leur prégnance au sein de la vie politique et de la liberté qui anime ces rédactions, farouches représentants de l'irrévérence journalistique.

Bibliographie

- de BAECQUE Antoine, « Les ridicules de l'homme nouveau. Un groupe de satiristes sous la Révolution » in *Mots. Les langages du politique* n°48, Paris, ENS Editions, 1996, p. 21.

- BAH Souleymane, « La presse satirique en Afrique : Une discours politique et une médiation culturelle pour la construction d'une identité », thèse soutenue sous la direction de Bernard Lamizet, Université Lumière Lyon II, décembre 2004, p. 118-119.

- BERLIERE Jean-Marc, « Police réelle et fictive » in *Romantisme* n°79, Paris, Armand Colin, 1993, p. 84-87.

- BERTRAND-DORLEAC Laurence, « L'histoire croquée sur le vif » in *Vingtième siècle. Revue d'histoire* n°27, Paris, Presses de SciencesPo, 1990, p. 111.

- CICCIA Marie-Noëlle, « Equivoque et ironie dans la poésie satirique contre la cantatrice Anna Zamperini à Lisbonne (1772) » in *Carnets. Association portugaise d'études françaises* n°2, Paris, Association de l'APEF, 2010.

- COUTON Patrick, « L'ironie à l'oeuvre dans les billets d'humeur » in *Langage et société* n°74, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

- DELPORTE Christian, « Le dessinateur de presse : de l'artiste au journaliste » in *Vingtième siècle. Revue d'histoire* n°35, Paris, Presses de SciencesPo, 1992, p. 47-48.

- DELPORTE Christian, « Le monstre bicéphale. L'exécutif dans le dessin du Canard enchaîné (1959-1981) » in *Matériaux pour l'histoire de notre temps* n°28, Nanterre, Association des Amis de la BDIC et du Musée, 1992.

- DIEU François, « Éléments pour une approche socio-politique dans la violence policière » in *Déviance et société* n°19, Genève, Editions Médecine et Hygiène, 1995.

- ERRE Eric, « Les discours politiques de la presse satirique. Études des réactions à [l'attentat horrible] du 19 novembre 1832 » in *Revue d'histoire du XIXe siècle* n°19, 2004, p. 1-3.

- GERVEREAU Laurent, « Gadgets ou starifications ? » in *Matériaux pour l'histoire de notre temps* n°28, Nanterre, Association des Amis de la BDIC et du Musée, 1992, p. 58.

- « Gilets Jaunes : devant les sénateurs, Christophe Castaner défend le bilan des forces de maintien de l'ordre », *Le Monde*, 4 décembre 2018.

- « Gilets Jaunes : Emmanuel Macron a déjeuné avec des policiers mobilisés à Paris », *RTL*, 3 décembre 2018.

- GRANIER Jean-Maxence, « Du Contrat de Lecture au Contrat de Conversation » in *Communication et Langages* n°169, 2011, p.52.

- « Investi par la police, l'Odéon est évacué sans incident », *Le Monde 2*, 15 juin 1968.

- JOBARD Fabien, Bavures policières ? La force publique et ses usages, Paris, La Découverte, 2002.

- KRIEG Alice, « Vacance argumentative : l'usage du *(sic)* dans la presse d'extrême droite contemporaine » in *Mots. Les langages du politiques* n°58, Paris, ENS Editions, 1999, p. 16-17.

- LABARRERE André, « Francine Batailler, Alain Schifres, Claude Tannery. Analyses de presse » (compte-rendu) in *Communications* n°5, Paris, Le Seuil, 1965, p. 136.

- LE BART Christian, « Nommer les hommes politiques : identités prescrites, stratégiques, polémiques » in *Mots. Les langages du politique* n°63, Paris, ENS Editions, 2000, p. 127.

- MARIAULE Michaël, « La traduction du jeu de mots dans les titres de presse » in *Equivalences* n°35, Bruxelles, Presses de l'Université libre de Bruxelles, 2008, p. 54.

- MARTIN Laurent, « De Gaulle et Le Canard enchaîné : je t'admire, moi non plus » in *Sociétés et représentations* n°36, Paris, Editions de la Sorbonne, 2013, p. 116-120.

- MARTIN Laurent, « Pourquoi lit-on *Le Canard Enchaîné* » in *Vingtième siècle. Revue d'histoire* n°68, Paris, Presses de SciencesPo, 2000.

- MAZURIER Stéphane, « De de Gaulle à Mitterrand : l'assaut de *Charlie Hebdo »* in *Sociétés et Représentations* n°36, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2013.

- MAZURIER Stéphane, « Hara Kiri, une histoire bête et méchante (1960-1985) » in Hara Kiri : les plus belles images, Paris, Editions Hoëbeke, 2018, p. 13-15.

- MEISTER Hildegard, « Le discours de la caricature politique » in *Mots. Les langages du politique* n°34, Paris ENS Editions, 1993.

- MORIN Olivier, « Introduction : les équivoques du rire » in *Terrain. Anthropologie et sciences humaines* n°61, Paris, Association Terrain, 2013.

- « Mort sur simple soupçon », *Le Monde*, 4 août 1986.

- MOUKARZEL Joseph Richard, « Les stéréotypes, avatars indispensables dans la presse satirique » in *Hermès, La Revue* n°87, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 127.

- ÖRMEN Catherine, « Formes vestimentaires et déformations corporelles » in *Publications du Musée des Confluences* n°10, Lyon, Edition du Musée des Confluences, 2013, p. 60.

- PARENT Georges-André, « Presse et corps policier : complicité et conflit » in *Criminologie* n°20, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1987, p. 102-103.

- PASSEVANT Christiane, « Maurice Rajsfus. La police hors la loi. Des milliers de bavures sans ordonnances depuis 1968 » (compte-rendu) in *L'Homme et la société* n°125, Paris, Editions L'Harmattan, 1997.

- RABATEL Alain, « La déliaison des énonciateurs et des locuteurs dans la presse satirique » in *Langage et société* n°110, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2004.

- SEYMOUR-URE Colin, « Le dessin satirique dans la presse britannique contemporaine » in *Mots. Les langages du politique* n°48, Paris, ENS Editions, 1996, p. 55-56.

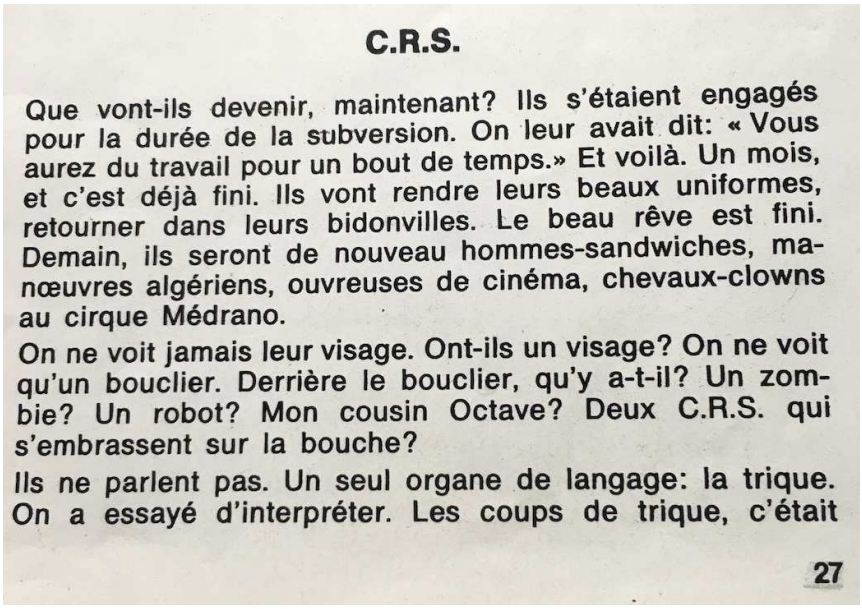
- SOUCHIER Emmanuël, « L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale » in *Les Cahiers de médiologie* n°6, 1998, p. 145.

- STIKER-METRAL Charles-Olivier, « Rire et faire rire : tensions esthétiques et éthiques dans la seconde moitié du XVIIe siècle français » in Le Fablier. *Revue des Amis de Jean de La Fontaine* n°27, Paris, Société des Amis de Jean de La Fontaine, 2016, p. 34-36.

- THELIA Michel, « L'ironie et Chateaubriand journaliste » in *Cahiers de l'AIEF* n°38, Paris, 1986.

- WEBER Max, Le savant et le politique, Paris, Plon, 1963.

Annexes



C.R.S.

Que vont-ils devenir, maintenant? Ils s'étaient engagés pour la durée de la subversion. On leur avait dit: « Vous aurez du travail pour un bout de temps.» Et voilà. Un mois, et c'est déjà fini. Ils vont rendre leurs beaux uniformes, retourner dans leurs bidonvilles. Le beau rêve est fini. Demain, ils seront de nouveau hommes-sandwiches, manœuvres algériens, ouvreuses de cinéma, chevaux-clowns au cirque Médrano.

On ne voit jamais leur visage. Ont-ils un visage? On ne voit qu'un bouclier. Derrière le bouclier, qu'y a-t-il? Un zombie? Un robot? Mon cousin Octave? Deux C.R.S. qui s'embrassent sur la bouche?

Ils ne parlent pas. Un seul organe de langage: la trique. On a essayé d'interpréter. Les coups de trique, c'était

27

Annexe 1 : Hara Kiri, édition du 12 juin 1968

listes ont hurlé contre cette « catastrophe

Les fruits amers de la "piste agricole"

UNE FRICHE. Voilà à quoi ressemblent la police et la justice antiterroriste après vingt ans passés à exploiter la pseudo-piste agricole dans l'affaire Erignac.

La cour d'appel de Paris a confirmé, le 6 novembre, le jugement, rendu le 27 mars 2017, condamnant l'Etat à indemniser plusieurs personnes mises en cause à tort dans l'assassinat du préfet de la Corse. Un non-lieu général avait été prononcé le 30 juin 2016, dix-huit ans après l'ouverture de l'enquête.

Sitôt la mort brutale du préfet, le 6 février 1998, le patron de l'antiterrorisme, Roger Marion – surnommé par ses hommes « Eagle 4 », pour « Il gueule fort » –, avait vendu au ministre de l'Intérieur, Jean-Pierre Chevènement, cette piste agricole : un réseau de paysans nationalistes. Il en avait également convaincu la juge antiterro Laurence Le Vert, chargée de l'instruction.

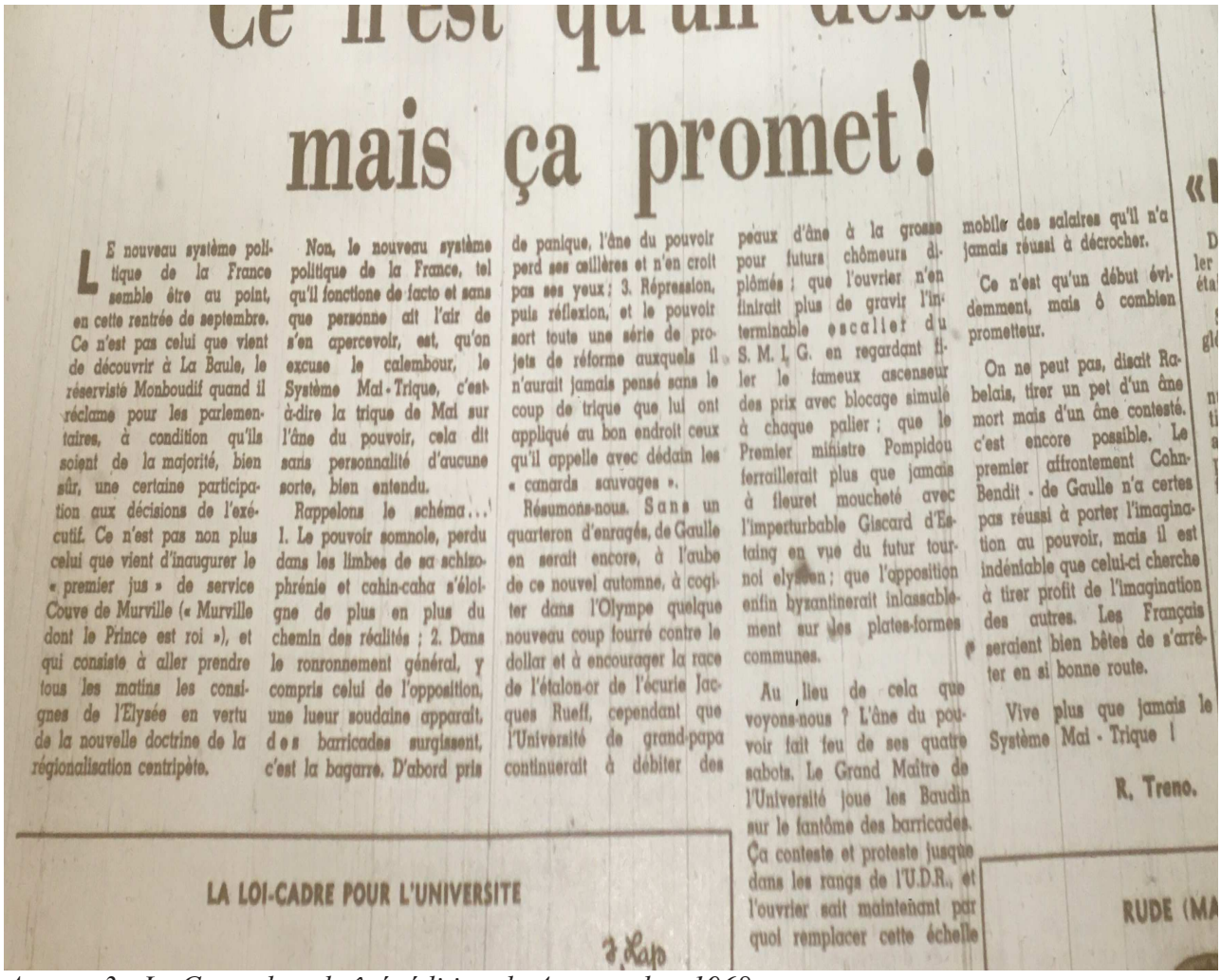
En tout, 31 personnes seront mises en examen dans cette procédure hors norme. Perquisitions, interrogatoires, incarcérations, mesures de contrôle judiciaire : rien ne sera épargné aux terroristes supposés comme à leurs proches. Pas même la découverte inopinée d'un sachet d'explosifs dans une bergerie au milieu d'un domaine de 900 hectares. Lors de l'enquête, le gardien dudit domaine avouera avoir déposé le paquet à la demande de Marion. Toutes ces péripéties et autres invraisemblances n'empêcheront pas la juge Le Vert de rendre son ordonnance de non-lieu, quelques jours seulement avant son départ à la retraite, alors qu'aucun acte d'instruction n'est intervenu depuis seize ans.

Quant à Marion, convoqué en mars au titre de témoin assisté par un magistrat, l'ex-superflic, devenu préfet honoraire, est soupçonné de « dénonciation calomnieuse » dans cette histoire de fausse piste agricole.

Une nouvelle affaire qui va s'embourber ?

D. H.

Annexe 2 : Le Canard enchaîné, édition du 14 novembre 2018



Ce n'est qu'un début

mais ça promet!

LE nouveau système politique de la France semble être au point, en cette rentrée de septembre. Ce n'est pas celui que vient de découvrir à La Baule, le réserviste Monboudif quand il réclame pour les parlementaires, à condition qu'ils soient de la majorité, bien sûr, une certaine participation aux décisions de l'exécutif. Ce n'est pas non plus celui que vient d'inaugurer le « premier jus » de service Couve de Murville (« Murville dont le Prince est roi »), et qui consiste à aller prendre tous les matins les consignes de l'Elysée en vertu de la nouvelle doctrine de la régionalisation centripète.

Non, le nouveau système politique de la France, tel qu'il fonctione de facto et sans que personne ait l'air de s'en apercevoir, est, qu'on excuse le calembour, le Système Mai-Trique, c'est-à-dire la trique de Mai sur l'âne du pouvoir, cela dit sans personnalité d'aucune sorte, bien entendu.

Rappelons le schéma... 1. Le pouvoir somnole, perdu dans les limbes de sa schizophrénie et cahin-caha s'éloigne de plus en plus du chemin des réalités ; 2. Dans le ronronnement général, y compris celui de l'opposition, une lueur soudaine apparaît, des barricades surgissent, c'est la bagarre. D'abord pris de panique, l'âne du pouvoir perd ses œillères et n'en croit pas ses yeux ; 3. Répression, puis réflexion, et le pouvoir sort toute une série de projets de réforme auxquels il n'aurait jamais pensé sans le coup de trique que lui ont appliqué au bon endroit ceux qu'il appelle avec dédain les « canards sauvages ».

Résumons-nous. Sans un quarteron d'enragés, de Gaulle en serait encore, à l'aube de ce nouvel automne, à cogiter dans l'Olympe quelque nouveau coup fourré contre le dollar et à encourager la race de l'étalon-or de l'écurie Jacques Rueff, cependant que l'Université de grand-papa continuerait à débiter des peaux d'âne à la grosse pour futurs chômeurs diplômés ; que l'ouvrier n'en finirait plus de gravir l'interminable escalier du S. M. I. G. en regardant filer le fameux ascenseur des prix avec blocage simulé à chaque palier ; que le Premier ministre Pompidou ferraillerait plus que jamais à fleuret moucheté avec l'imperturbable Giscard d'Estaing en vue du futur tournoi elyséen ; que l'opposition enfin byzantinerait inlassablement sur les plates-formes communes.

Au lieu de cela que voyons-nous ? L'âne du pouvoir fait feu de ses quatre sabots. Le Grand Maître de l'Université joue les Baudin sur le fantôme des barricades. Ça conteste et proteste jusque dans les rangs de l'U.D.R., et l'ouvrier sait maintenant par quoi remplacer cette échelle mobile des salaires qu'il n'a jamais réussi à décrocher.

Ce n'est qu'un début évidemment, mais ô combien prometteur.

On ne peut pas, disait Rabelais, tirer un pet d'un âne mort mais d'un âne contesté, c'est encore possible. Le premier affrontement Cohn-Bendit - de Gaulle n'a certes pas réussi à porter l'imagination au pouvoir, mais il est indéniable que celui-ci cherche à tirer profit de l'imagination des autres. Les Français seraient bien bêtes de s'arrêter en si bonne route.

Vive plus que jamais le Système Mai - Trique !

R. Treno.

LA LOI-CADRE POUR L'UNIVERSITE

J. Kap

RUDE (MA

Annexe 3 : Le Canard enchaîné, édition du 4 septembre 1968

Ça crève les yeux !

C'EST TOUT DE MÊME formidable, le progrès, en matière de maintien de l'ordre. Dix ans déjà que l'outil dernier cri, le flash-ball, crève des yeux, mais l'Intérieur a su trouver mieux ! Voici sa version moderne, le « lanceur de balles de défense », ou LBD 40, qui crève encore plus les yeux, fracture aussi les mâchoires et casse les côtes. Alors, que fait-on ? On le retire, on l'interdit ? On cherche autre chose ? Et, la grenade GLI-F4, avec sa petite dose de TNT, qui continue d'arracher des mains ? On la retire ? On l'interdit ?

Eh bien, pas du tout ! Castaner a dégainé une meilleure idée : installer des caméras-piétons sur les poulets pour tout filmer ! Enfin, presque tout. Parce que c'est déjà une farce. Les caméras seront placées sur le ventre, mais elles pourront aussi être positionnées sur le casque. Les uns disent qu'elles ne pourront pas filmer précisément, les autres prétendent que si, mais que les bras des flics pourront gêner l'objectif, et les mouvements des pauvres poulets seront compliqués, et le modèle de caméra choisi n'a qu'une autonomie de quatre heures… et bla-bla-bli et bla-bla-bla. Lorsqu'on veut tuer un débat sur le flash-ball, on crée un autre débat, sur les caméras ! C'est à la mode…

Ecoutons ainsi Yves Lefebvre, du syndicat Unité-SGP-Police-FO, qui s'inquiète gravement (« L'Express », 23/1) : **« Lorsque l'on doit se dégager en urgence d'une situation, on ne va pas dire aux casseurs : "Stop, je mets en route ma caméra !" »** Profitons de cette note interne du 23 janvier, diffusée par le patron des flics, Eric Morvan (France Info, 23/1) : **« Considérant les limites de la caméra-piéton (…) liées à sa fixation et aux distances de tir du LBD, je vous informe que la possibilité d'équiper le LBD d'une caméra adaptée est actuellement à l'étude, afin de disposer d'images de meilleure qualité. »** Magnifique ! Si elle n'est pas placée sur le ventre ou sur le casque, la caméra sera disposée sur le pétard lui-même ! Et prochainement sur vos écrans : pourquoi pas la caméra miniature intégrée dans la balle de caoutchouc ?

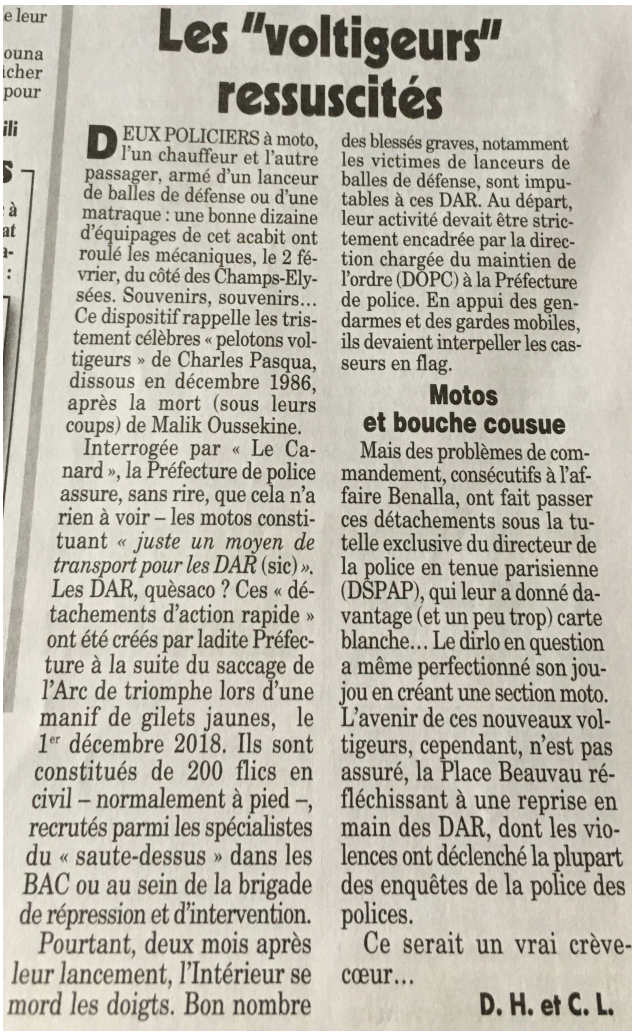
Mais revenons à l'essentiel : une centaine de blessés graves depuis le début du mouvement des gilets jaunes (« Libé », 18/1 et 29/1), dont les trois quarts au visage. Une quinzaine d'éborgnés, pardon, **« quatre personnes frappées violemment à la vision »**, selon Castaner. Samedi dernier à Montpellier, un militaire qui sortait d'un resto en marge d'une manif a, bizarrement, été lui aussi **«frappé à la vision»**. Parce qu'il y a belle lurette que des flics tirent à vue. Et pas au sol, pas en l'air, pas au torse ou dans les jambes. Pas non plus seulement lorsqu'ils sont en état de légitime défense.

La réalité est prosaïque : comme ce fusil est qualifié de « non létal », les poulets, les CRS ou les gendarmes mobiles se sont habitués à avoir la gâchette facile. Ils arrosent. N'importe où, n'importe comment. On ne compte plus les images de tireurs qui mettent en joue les foules à hauteur de visage. L'usage du LBD qui éborgne s'est banalisé en France, l'un des rares pays européens à l'utiliser encore.

Mais c'est un autre débat, qui ne mérite pas de caméras…

Christophe Nobili

Annexe 4 : Le Canard enchaîné, édition du 30 janvier 2019



Les "voltigeurs" ressuscités

DEUX POLICIERS à moto, l'un chauffeur et l'autre passager, armé d'un lanceur de balles de défense ou d'une matraque : une bonne dizaine d'équipages de cet acabit ont roulé les mécaniques, le 2 février, du côté des Champs-Elysées. Souvenirs, souvenirs… Ce dispositif rappelle les tristement célèbres « pelotons voltigeurs » de Charles Pasqua, dissous en décembre 1986, après la mort (sous leurs coups) de Malik Oussekine.

Interrogée par « Le Canard », la Préfecture de police assure, sans rire, que cela n'a rien à voir – les motos constituant *« juste un moyen de transport pour les DAR* (sic) ». Les DAR, quèsaco ? Ces « détachements d'action rapide » ont été créés par ladite Préfecture à la suite du saccage de l'Arc de triomphe lors d'une manif de gilets jaunes, le 1er décembre 2018. Ils sont constitués de 200 flics en civil – normalement à pied –, recrutés parmi les spécialistes du « saute-dessus » dans les BAC ou au sein de la brigade de répression et d'intervention.

Pourtant, deux mois après leur lancement, l'Intérieur se mord les doigts. Bon nombre des blessés graves, notamment les victimes de lanceurs de balles de défense, sont imputables à ces DAR. Au départ, leur activité devait être strictement encadrée par la direction chargée du maintien de l'ordre (DOPC) à la Préfecture de police. En appui des gendarmes et des gardes mobiles, ils devaient interpeller les casseurs en flag.

Motos et bouche cousue

Mais des problèmes de commandement, consécutifs à l'affaire Benalla, ont fait passer ces détachements sous la tutelle exclusive du directeur de la police en tenue parisienne (DSPAP), qui leur a donné davantage (et un peu trop) carte blanche… Le dirlo en question a même perfectionné son joujou en créant une section moto. L'avenir de ces nouveaux voltigeurs, cependant, n'est pas assuré, la Place Beauvau réfléchissant à une reprise en main des DAR, dont les violences ont déclenché la plupart des enquêtes de la police des polices.

Ce serait un vrai crève-cœur…

D. H. et C. L.

Annexe 5 : Le Canard enchaîné, édition du 9 février 2019

Voilà un arrêt qui va faire ... y aller, allons-y !

Grimaud passe à l'action

LASS des tergiversations du Conseil de Paris sur sa proposition de stationnement payant, M. Grimaud, (« L'incendie a été circonvenu ») a décidé de passer, tout seul, à l'action, pour améliorer la circulation parisienne. M. le Préfet de police n'avait pas manqué de remarquer certains « points chauds » de la capitale où les embouteillages étaient particulièrement denses — voire permanents — entraînant des carambolages perpétuels : les stands d'autos tamponneuses.

M. Grimaud a décidé d'en finir avec ces « points chauds » : il expédie lesdits stands dans les lointaines banlieues et en province. Finies les autos tamponneuses !

A la bonne heure ! car ce n'est là qu'un premier épisode de son vaste plan. M. le Préfet de police n'a pas manqué, non plus, de remarquer que rien ne ressemble plus à un stand d'autos tamponneuses que la place de la Concorde aux heures de pointe.

Le problème, dès lors, est simple à résoudre : il suffira de transporter la place de la Concorde en un lointain lieu de province. Chapeau !

A propos de chapeaux, d'ailleurs, M. Grimaud vient de prendre un arrêté (paru au « Bulletin municipal ») que les Parisiens ne pourront qu'approuver, car il vise à résoudre l'actuelle crise du théâtre et du cinéma : « Toute personne dont le chapeau serait un obstacle à la vue des spectateurs placés derrière sera tenue d'obtempérer à toute réquisition en vue (sic) de faire cesser le trouble qu'elle aura occasionné ! »

Mieux : la préfecture de police étudie la forme de chapeau qui sera seule autorisée dans les salles de spectacle : une sorte de melon qui n'excédera pas cinq centimètres de hauteur — et par là n'excédera pas, non plus, les spectateurs placés derrière.

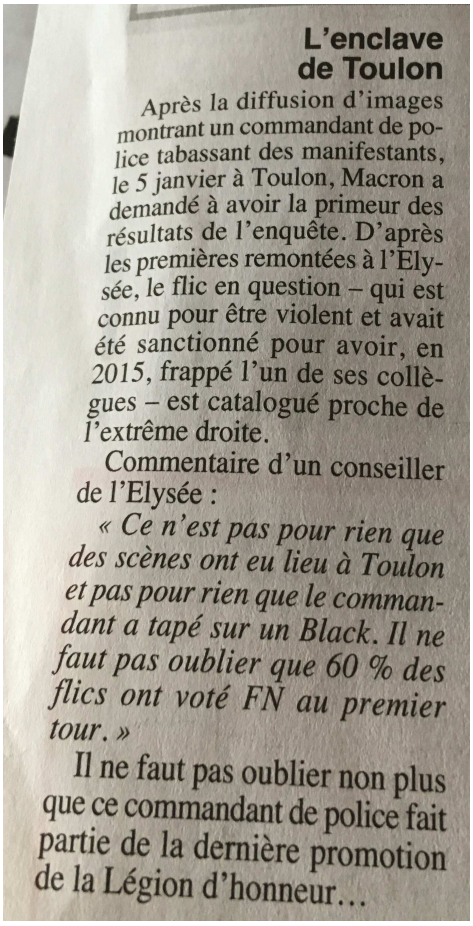
Décidément infatigable M. Grimaud vient de pondre également un arrêté interdisant aux hommes de danser entre eux.

Allons ! Rien n'est négligé pour rendre la capitale plus salubre, les rues plus sûres, la circulation plus fluide.

Chapeau ! chapeau ! M. Grimaud !

Gabriel Macé.

Annexe 6 : Le Canard enchaîné, édition du 24 avril 1968



L'enclave de Toulon

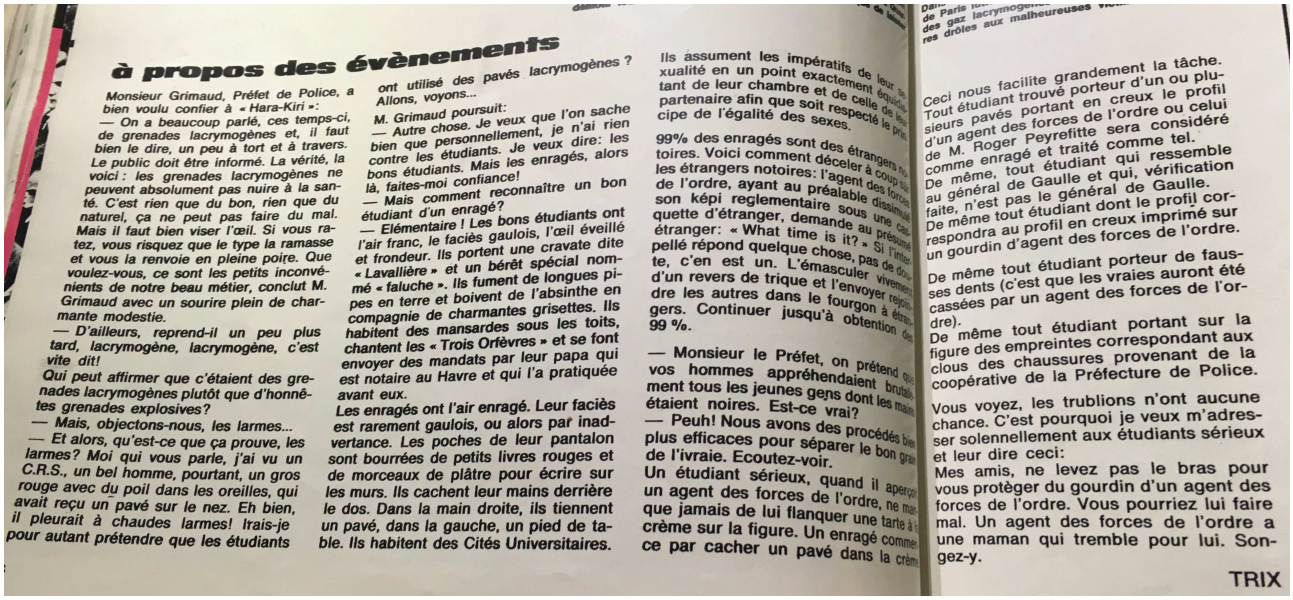
Après la diffusion d'images montrant un commandant de police tabassant des manifestants, le 5 janvier à Toulon, Macron a demandé à avoir la primeur des résultats de l'enquête. D'après les premières remontées à l'Elysée, le flic en question – qui est connu pour être violent et avait été sanctionné pour avoir, en 2015, frappé l'un de ses collègues – est catalogué proche de l'extrême droite.

Commentaire d'un conseiller de l'Elysée :

« Ce n'est pas pour rien que des scènes ont eu lieu à Toulon et pas pour rien que le commandant a tapé sur un Black. Il ne faut pas oublier que 60 % des flics ont voté FN au premier tour. »

Il ne faut pas oublier non plus que ce commandant de police fait partie de la dernière promotion de la Légion d'honneur…

Annexe 7 : Le Canard enchaîné, édition du 9 janvier 2019



à propos des évènements

Monsieur Grimaud, Préfet de Police, a bien voulu confier à « Hara-Kiri » :

— On a beaucoup parlé, ces temps-ci, de grenades lacrymogènes et, il faut bien le dire, un peu à tort et à travers. Le public doit être informé. La vérité, la voici : les grenades lacrymogènes ne peuvent absolument pas nuire à la santé. C'est rien que du bon, rien que du naturel, ça ne peut pas faire du mal. Mais il faut bien viser l'œil. Si vous ratez, vous risquez que le type la ramasse et vous la renvoie en pleine poire. Que voulez-vous, ce sont les petits inconvénients de notre beau métier, conclut M. Grimaud avec un sourire plein de charmante modestie.

— D'ailleurs, reprend-il un peu plus tard, lacrymogène, lacrymogène, c'est vite dit!

Qui peut affirmer que c'étaient des grenades lacrymogènes plutôt que d'honnêtes grenades explosives?

— Mais, objectons-nous, les larmes...

— Et alors, qu'est-ce que ça prouve, les larmes? Moi qui vous parle, j'ai vu un C.R.S., un bel homme, pourtant, un gros rouge avec du poil dans les oreilles, qui avait reçu un pavé sur le nez. Eh bien, il pleurait à chaudes larmes! Irais-je pour autant prétendre que les étudiants ont utilisé des pavés lacrymogènes ? Allons, voyons...

M. Grimaud poursuit:

— Autre chose. Je veux que l'on sache bien que personnellement, je n'ai rien contre les étudiants. Je veux dire: les bons étudiants. Mais les enragés, alors là, faites-moi confiance!

— Mais comment reconnaître un bon étudiant d'un enragé?

— Elémentaire ! Les bons étudiants ont l'air franc, le faciès gaulois, l'œil éveillé et frondeur. Ils portent une cravate dite « Lavallière » et un bérêt spécial nommé « faluche ». Ils fument de longues pipes en terre et boivent de l'absinthe en compagnie de charmantes grisettes. Ils habitent des mansardes sous les toits, chantent les « Trois Orfèvres » et se font envoyer des mandats par leur papa qui est notaire au Havre et qui l'a pratiquée avant eux.

Les enragés ont l'air enragé. Leur faciès est rarement gaulois, ou alors par inadvertance. Les poches de leur pantalon sont bourrées de petits livres rouges et de morceaux de plâtre pour écrire sur les murs. Ils cachent leur mains derrière le dos. Dans la main droite, ils tiennent un pavé, dans la gauche, un pied de table. Ils habitent des Cités Universitaires.

Ils assument les impératifs de leur ... xualité en un point exactement ... tant de leur chambre et de celle de ... partenaire afin que soit respecté le pri... cipe de l'égalité des sexes.

99% des enragés sont des étrangers ... toires. Voici comment déceler à coup ... les étrangers notoires: l'agent des forces ... de l'ordre, ayant au préalable dissimulé ... son képi reglementaire sous une ca... quette d'étranger, demande au présumé ... étranger: « What time is it? » Si l'inter... pellé répond quelque chose, pas de do... te, c'en est un. L'émasculer vivement ... d'un revers de trique et l'envoyer rejoin... dre les autres dans le fourgon à étran... gers. Continuer jusqu'à obtention de 99 %.

— Monsieur le Préfet, on prétend que vos hommes appréhendaient brutalement tous les jeunes gens dont les mains étaient noires. Est-ce vrai?

— Peuh! Nous avons des procédés bien plus efficaces pour séparer le bon grain de l'ivraie. Ecoutez-voir.

Un étudiant sérieux, quand il aperçoit un agent des forces de l'ordre, ne manque jamais de lui flanquer une tarte à la crème sur la figure. Un enragé commence par cacher un pavé dans la crème

... des gaz lacrymogènes ... res drôles aux malheureuses ...

Ceci nous facilite grandement la tâche. Tout étudiant trouvé porteur d'un ou plusieurs pavés portant en creux le profil d'un agent des forces de l'ordre ou celui de M. Roger Peyrefitte sera considéré comme enragé et traité comme tel.

De même, tout étudiant qui ressemble au général de Gaulle et qui, vérification faite, n'est pas le général de Gaulle.

De même tout étudiant dont le profil correspondra au profil en creux imprimé sur un gourdin d'agent des forces de l'ordre.

De même tout étudiant porteur de fausses dents (c'est que les vraies auront été cassées par un agent des forces de l'ordre).

De même tout étudiant portant sur la figure des empreintes correspondant aux clous des chaussures provenant de la coopérative de la Préfecture de Police.

Vous voyez, les trublions n'ont aucune chance. C'est pourquoi je veux m'adresser solennellement aux étudiants sérieux et leur dire ceci:

Mes amis, ne levez pas le bras pour vous protèger du gourdin d'un agent des forces de l'ordre. Vous pourriez lui faire mal. Un agent des forces de l'ordre a une maman qui tremble pour lui. Songez-y.

TRIX

Annexe 8 : Hara Kiri, édition du 12 juin 1968

« La police vous parle tous les soirs à 20 heures »

TEL est le texte de l'éloquente affiche éditée pendant la grève de l'O.R.T.F. par l'héroïque intersyndicale. Elle représente un C.R.S. casqué, anonyme, sans visage — un quelconque Roubaud, un quelconque Ferro — parlant au micro. Casquée, anonyme, sans visage, la voilà bien l'image de la calomnie, de l'intimidation, du mensonge, qui vous ont fait tant de bien, Général, et par quoi vous gouvernez, la voilà bien l'image idéale que vous vous faites d'une presse asservie, d'une presse en exclusivité.

voilà les yé-yés !

Cette affiche, je l'ai fait encadrer, et je l'ai installée chez moi, juste au-dessus de mon poste de télévision pour me rappeler à la réalité, au cas où tout à coup, dans un moment d'aberration, je me laisserais aller à quelque déraisonnable confiance.

Et c'est vrai que tous les soirs à 20 heures, la Police vous parle, soit à la radio, par la voix de Mme Jacqueline Baudrier — « Faites la salle de bains, ma fille, et passez l'aspirateur sur les nouvelles indésirables » — soit à la télévision, par la voix de Danièle Breem — « Je vous ai déjà dit cent fois, ma fille, de mettre un tablier propre pour nous servir à table. »

22 ! 22 ! V'là Flicaltéri ! L'information par matraquage, comme la chansonnette...

Marcel, vous ne nous ferez pas chanter.

La liste noire dressée par le Comité d'Action Civique de M. J.-L. Guillaud — sortons un peu ce tartuffe de l'ombre de son poste d'écoute — cette liste noire n'a pas été prise par le Général avec des pincettes, mais en considération car le Général n'a jamais été dégoûté. La nausée, connais pas. Pour lui, la soupe est bonne — surtout quand elle est empoisonnée.

Tous ceux dont les noms figurent sur cette liste de délation, tous ont été sabrés.

par **Henri JEANSON**

Et le premier sabré, le sabré d'honneur est, précisément l'un des plus brillants, l'un des plus inattaquables journalistes de la télévision, l'un des plus compétents, l'un de ceux que l'on écoutait avec le plus d'intérêt, l'un des plus sympathiques aussi : M. Emmanuel de la Taille. On est heureux, on est fier, un peu triste bien sûr, mais fier, que le premier de ces malheureux bannis soit pour nous un modèle, un exemple d'honnêteté intellectuelle et d'objectivité intelligente.

Allons, nous sommes bien représentés !

La flicaille sait reconnaître ceux qui ne sont pas les siens.

Cette objectivité, M. Emmanuel de la Taille l'aura montrée jusqu'au bout, dans la déclaration qu'il fit au *Monde*, à la minute qui suivit son licenciement. Il est parti sans haine, sans ressentiment, en homme qui ne sait sans reproche, et qui pourrait, s'il le voulait, condamner ses juges, mais qui s'en garde bien, car il pousse le respect de soi-même jusqu'à mépriser le mépris.

« *Je n'ai jamais fait de politique*, a-t-il dit, *je n'en ferai jamais. C'est dans un esprit professionnel que j'ai agi. Même arrivé à ce point si c'était à refaire, je n'agirais pas autrement.* »

Voilà qui est parlé.

Voilà la grandeur, voilà dignité, Général.

Vous avez encore beaucoup à apprendre.

Mais vous pouvez

Cabochon de Wolinski pour les cartes éditées par l'Union des Journalistes de la Télévision (U.J.T.)

Annexe 9 : Le Canard enchaîné, édition du 7 août 1968

Témoins à charges de police

Jérôme Gauthier cite des cas de brutalités policières. Il y en a au beaucoup d'autres...

LES brutalités exercées par la police contre les étudiants, sont ignobles.

Mais que dire de celles commises par la même police en dehors de toutes manifestations ?

A ce propos, « Paris-Jour » (10-5) cite le cas du journaliste Raoul Tubiana, rédacteur en chef adjoint de « Télé-Poche » :

Il se trouvait lundi soir, à 21 h 40, place Edmond-Rostand, en train de prendre une consommation au café « Le Luxembourg ». La police lance une dizaine de grenades à l'intérieur du café. Le patron oblige tous les clients à sortir.

La police cogne systématiquement sur tous ceux qui sortent. Trois policiers frappent à tour de rôle un homme de 45 ans qui n'avait évidemment pris aucune part aux manifestations. Notre confrère présente sa carte de presse : on la lui arrache et la lui déchire, on l'insulte et on lui envoie des coups de pied.

Un lecteur de « Combat » (11-12-5) pour sa part, raconte qu'il regagnait son domicile, rue d'Assas, avec sa femme et un ami allemand, lorsque, brusquement, les policiers ont chargé carrefour Maubert :

Nous étions, alors, distinctement isolés de la manifestation... Notre ami a suivi. Il a été la première victime.

Une dizaine de policiers l'ont systématiquement matraqué, jusqu'à ce qu'il s'écroule... Ensuite, ils m'ont à moitié assommé. Mais cela ne leur suffisait pas. Ils ont également tenté de frapper ma femme, visiblement enceinte...

Le même numéro de « Combat » cite la mésaventure d'un médecin qui, voyant

Les boucliers.

des blessés près d'un car de C.R.S., rue de Rennes, et demandant s'il pouvait être utile, a été prié de circuler :

Deux rues plus loin, le car l'a rattrapé, l'a coincé contre le trottoir. Les forces du pouvoir sont descendues de leur blindé, ont battu le médecin et son épouse mêmement.

Dans le « Monde » (11-5) c'est un avocat à la cour, Me Camille Dubois, qui raconte ce qu'il a vu place Saint-Michel, le soir du lundi 6 mai :

Devant le spectacle d'hommes armés de matraques se précipitant pour porter des coups ignobles sur un corps recroquevillé, une femme et une jeune fille qui assistaient à cette scène d'un balcon de l'immeuble ne purent s'empêcher de hurler : « Arrêtez ! »

Elles furent injuriées et une grenade lacrymogène fut jetée et blessa l'une d'elles, qui fut atteinte de larges brûlures.

Ces hommes étaient commandés par un civil, au classique imperméable mastic, qui paraissait se distraire du spectacle des excès commis.

Toujours dans le « Monde » (12/13-5) témoignage d'un pasteur qui a vécu la nuit de vendredi à samedi près d'une équipe de la Croix-Rouge :

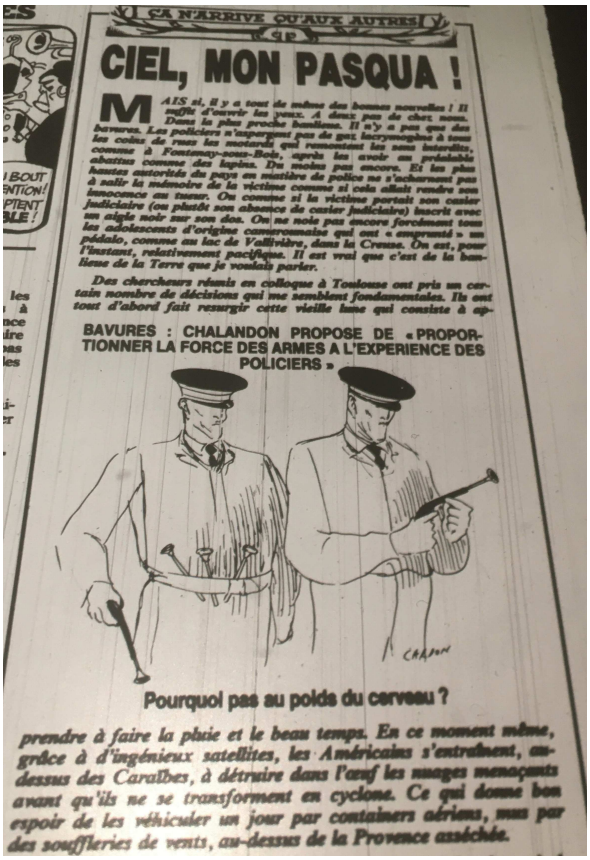
Quand les barricades de la place de l'Estrapade ont été en majeure partie évacuées, les gardes mobiles, qui avaient précédemment à plusieurs reprises attaqué en vain, ont chargé avec sauvagerie, matraquant même les secouristes et arrachant les blessés des brancards.

De son côté, un chef de service à l'hôpital Tenon, le docteur Claude Bétourné, écœuré du fait que l'évacuation des blessés ait été soumise, par le service d'ordre, à la déclinaison de leur identité, a parlé de pratiques lui rappelant « l'occupation nazie ».

On se demande bien où il est allé chercher ça.

« Que de temps perdu ! » s'indigne le « Figaro ».

Annexe 10 : Le Canard enchaîné, édition du 15 mai 1968



Annexe 11 : Le Canard enchaîné, édition du 13 août 1986

Mare aux Canards

Malik : aucune charge n'a pu être retenue contre la victime

MICHEL JEOL, procureur de la République de Paris, ne croyait pas un mot de son propre communiqué, diffusé samedi après-midi, et annonçant, en substance, que le jeune Malik ne serait pas mort des coups reçus mais d'une « décompensation cardiaque ». Quelques heures auparavant, ce magistrat soutenait devant quelques-uns de ses collaborateurs une opinion rigoureusement inverse.

Nommé sous Badinter, Michel Jéol doit, en principe, être remplacé prochainement à la tête du parquet de Paris. En attendant, il exécute les ordres du ministère de la Justice. Samedi, c'est le tout nouveau conseiller de Chalandon, Pierre Culie, qui lui a demandé de diffuser ce communiqué pour le moins risqué. Aussitôt dit, aussitôt fait. « *Jéol est d'un loyalisme admirable*, ricanent ses ennemis. *Quel que soit le pouvoir en place.* »

C'est ça, ne pas être sectaire.

Un procureur éclairé

Dès samedi matin, le procureur de la République avait reçu pour instruction de n'ouvrir une information que pour « *rechercher des causes de la mort* ». Comme pour un suicide ou un accident sur la voie publique. Et d'obtempérer illico... Pourtant les flics eux-mêmes avaient un léger doute. Sur le formulaire accompagnant le corps de la victime lorsque, dans la nuit de vendredi à samedi, il était arrivé à la morgue, la police avait indiqué, pour les causes de la mort : « CBV ». C'est l'abréviation de « *coups et blessures volontaires* ». Une véritable dénonciation...

Manque d'adresse

Dès que l'état-major de la police a appris la mort de Malik Oussekine, des mesures d'urgence ont été prises. Premier service appelé à la rescousse : les Renseignements généraux. Mission : trouver, au plus vite, des informations défavorables à la victime.

Quelques heures plus tard, il leur fallait se rendre à une triste évidence : Malik était totalement inconnu des services de police. Pas la moindre interpellation, pas même une contravention.

Tenaces, les flics des RG se sont rendus, à tout hasard, à l'adresse portée sur la carte d'identité trouvée sur la victime. Là, heureuse surprise, on leur répondit que Malik Oussekine n'habitait pas la maison.

Fausse adresse ? Son compte était bon, et voilà qui permettait aux policiers de gamberger. Jusqu'à ce qu'ils regardent, sur Antenne 2, une interview recueillie à la « fausse adresse ». Laquelle était tout à fait bonne. La clé du mystère ? Dans leur précipitation, les cow-boys des RG s'étaient trompés de numéro. C'est sans doute ce qu'on appelle une enquête de voisinage...

Voilà du bouddha

Les informations sur le passé trotskiste du dirigeant étudiant David Assouline ont été aimablement diffusées auprès de quelques confrères par Matignon, dès jeudi soir, au moment de la manifestation.

Ces tuyaux, sortis tout droit d'une fiche de police, étaient fournis par Philippe Massoni, alias « *le bouddha* », directeur central des RG. « Le Figaro » et « Le Quotidien » ont fait le meilleur usage de cette littérature, qui répondait fort à propos aux déclarations de Pasqua dénonçant les « gauchistes ».

Ça, c'est de l'organisation !

Répétition générale

LES fameux motards « voltigeurs » de la préfecture de police, qui, d'après les témoins, ont tabassé à mort le jeune Malik, s'étaient livrés, la veille, à une répétition générale. Le jeudi 4, à minuit moins le quart, ils avaient laissé pour mort, sur le trottoir de la rue de Médicis, un jeune chômeur de 23 ans, Jean-Pascal Guimbard.

Ce dangereux individu se rendait dans un restaurant où l'attendaient des amis, à quelques pas de là. Le peloton motocycliste a surgi et, avant de comprendre ce qui lui arrivait, Guimbard s'est retrouvé à terre, plusieurs policiers le rouant de coups. Des habitants de cette rue cossue sont descendus pour tenter de calmer les flics et ont appelé une ambulance. Le jeune homme était sans connaissance et avait perdu beaucoup de sang. A l'hôpital, les médecins ont constaté de

multiples ecchymoses, ont posé des points de suture et ordonné vingt jours de convalescence.

Après cette mise en train, les voltigeurs motocyclistes ont été nettement plus efficaces, le lendemain, à quelques dizaines de mètres de là. Question d'entraînement.

Annexe 12 : Le Canard enchaîné, édition du 24 décembre 1986

Résumé

Ce mémoire a pour projet de déconstruire la structure discursive de la presse satirique de manière à comprendre dans une pleine mesure le façonnement de ses pratiques railleuses et de son identité moqueuse. Prenant appui sur le traitement réservé à la cible privilégiée de la police, agent de maintien de l'ordre et symbole de la répression étatique, la presse satirique française contemporaine dispense en filigrane un message politique subversif contre le pouvoir, duquel la police constitue un pont au travers de ses abus et bavures. Les signifiants textuels et caricaturaux invoqués par les journalistes développent tant des pratiques langagières spécifiques, un discours octroyant une part active au lecteur qu'une esthétique propre à ce registre de presse. Cet appareil particulier de dérision massive exerce une force de dénonciation et d'opposition à l'endroit de la police, et du pouvoir politique.

Mots-clés

- Charlie Hebdo
- Contre-pouvoir
- Discours satirique
- Hara Kiri
- Le Canard enchaîné
- Presse satirique
- Police
- Politique
- Rire
- Satire